



# Aicardiana

N° 1

Mars 2013

- *Éditorial* Jacques PAPIN
- *Jean Aicard et le Parthénon*  
Jacques PAPIN
- *Jean Aicard... aux Jeux Olympiques*  
Dominique AMANN
- *La Force et le Droit* Jean AICARD
- *Une philosophie du sport et de la civilisation*  
Philippe GRANAROLO



# Aicardiana

revue numérique  
publiée sur le site Internet [www.jean-aicard.com](http://www.jean-aicard.com)

Directeur de la publication : **Jacques PAPIN**  
Secrétaire de la rédaction : **Dominique AMANN**

*Aicardiana* publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

La couverture de la revue a été composée avec des motifs dessinés par Jean Aicard (*Livre d'or*, musée Jean-Aicard).

© Jacques PAPIN - Dominique AMANN, 2013.  
ISSN 2265-7703.

## ÉDITORIAL

*Aicardiana*, revue numérique, sera consacrée à la découverte — devons-nous dire la re-découverte ? - de Jean Aicard, écrivain célèbre à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et plongé dès sa mort dans le « Purgatoire des Lettres », si bien qu'il a été réduit à ces dimensions restrictives de poète pour les jeunes enfants ou d'auteur d'œuvres régionales. Visions réductrices qui doivent être considérablement nuancées... Des travaux d'histoire littéraire, des dépouillements de presse locale, régionale, nationale, l'étude des Fonds publics et des collections privées, permettront de mieux apprécier la portée de l'œuvre, plus profonde, plus subtile qu'on ne le croit, et de faire connaître l'homme, que nous serions tenté d'appeler « un honnête homme », fondamentalement bon et tolérant, aux fortes convictions républicaines.

*Aicardiana*, revue ouverte aux chercheurs, aura une formule souple et une périodicité liée aux progrès de la recherche, proposant tantôt des numéros thématiques, tantôt des *varia*, suivant en cela la réponse de Jean Aicard lui-même qui, dans une carte de vœux adressée à une admiratrice, avouait son indépendance d'esprit : « Pour moi, Madame, je ne reconnais ni écoles, ni sectes, afin de pouvoir aimer ou admirer librement partout. Je dois à cela de grandes joies. »

Notre tout premier dossier sera consacré à l'étude des rapports de Jean Aicard avec la Grèce, pays idéalisé par les lectures initiales du jeune lycéen, certes, mais que l'actualité en 1894, en 1905, mettait en avant par la résurrection des Jeux olympiques et la question du Parthénon.

Jacques PAPIN

## JEAN AICARD ET LE PARTHÉNON

Jacques PAPIN

*L'Acropole d'Athènes (reconstitution – DR).*



Qui ne connaît le plus célèbre édifice situé sur l'Acropole d'Athènes, le Parthénon, c'est-à-dire « la demeure d'Athéna Parthénos », construit de -449 à -438 par l'architecte Ictinos et décoré par le sculpteur Phidias, à l'initiative de Périclès ? Consacré à la déesse Athéna, protectrice de la cité et déesse de la Guerre et de la Sagesse, le monument avait été conçu tout à la fois pour abriter la statue chrysléphantine de la déesse, œuvre de Phidias, et pour abriter l'argent de la cité et de la ligue de Délos. Le plus connu au monde des monuments grecs classiques est demeuré quasiment intact pendant plusieurs siècles, puis fut transformé successivement au VI<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ en église consacrée à la Vierge Marie, puis au XV<sup>e</sup> siècle en mosquée par les Ottomans, qui lui ajoutèrent un minaret. Relativement bien conservé, l'édifice subit alors, par deux fois, de graves destructions : tout d'abord le 26 septembre 1687, lorsqu'un boulet vénitien fit exploser la poudrière ottomane, installée dans le *naos* ; puis en 1894 à la suite d'un tremblement de terre. La Grèce et l'opinion publique internationale s'émurent et un important programme de restauration fut entrepris de 1894 à 1933 par l'architecte Nicolas Balanos, restauration reprise depuis les années 1980 afin de corriger les erreurs commises lors de la première campagne de travaux.

C'est dans ce contexte que Jean Aicard fut, comme souvent dans sa vie, sollicité.

En 1894, des secousses sismiques affectèrent la Grèce du 20 mars au 8 mai. La presse rendit compte de ces tremblements de terre qui revêtirent une intensité particulière du 20 au 27 avril, détruisant des villages entiers et provoquant des dizaines de morts dans la Locride, la Thébaïde et dans l'Eubée<sup>1</sup>. Et l'on craignit même que les monuments grecs n'eussent été atteints, à commencer par le Parthénon, mais aussi Delphes et Olympie<sup>2</sup>. En France, l'opinion et le gouvernement furent d'autant plus attentifs à la gravité de la situation que l'École française était en charge des fouilles archéologiques à Délos et à Delphes<sup>3</sup>. Un comité de patronage en faveur des victimes des tremblements de terre vit le jour. Présidé par une amie de longue date de

6

---

<sup>1</sup> Nous avons dépouillé la presse, en particulier le *Journal des débats politiques et littéraires* qui relate dans son numéro du 2 mai 1894 que les Grecs avaient cru que c'était la fin du monde. Plus mesuré, Henri de Parville, dans son feuilleton du 11 juillet 1894, « Revue des sciences », résumant un rapport détaillé du directeur de l'observatoire d'Athènes transmis à l'Académie des sciences de Paris, donne des chiffres précis, mais provisoires, le sol continuant de trembler : plus de deux mille maisons détruites, deux cent vingt-quatre morts et quarante-sept blessés. Enfin un tsunami avait recouvert les côtes de la Locride jusqu'à un kilomètre du rivage. Voir aussi l'*Univers illustré* du 16 juin 1894, causerie scientifique, pages 371-372.

<sup>2</sup> Voir le *Journal des débats politiques et littéraires* du vendredi 25 mai 1894, édition du soir.

<sup>3</sup> Voir le *Journal des débats politiques et littéraires* du 29 avril 1894 (édition du matin), du 4 mai (édition du matin), du 8 mai (édition du matin), du 13 mai (édition du matin), qui, sous la signature de Georges Perrot, décrit dans sa « Lettre de Delphes » l'état d'avancement des fouilles menées par M. Homolle depuis 1891 grâce aux crédits votés le 16 février et le 3 mars 1891 à la Chambre et au Sénat. Voir encore sur les fouilles le même *Journal des débats* du 21 mai (édition du soir), du 22 mai (édition du soir), du 27 mai (édition du soir), du 28 mai (édition du soir) et du 29 mai 1894 (édition du soir).

Jean Aicard, M<sup>me</sup> Juliette Adam<sup>4</sup>, le comité comprenait des personnalités de marque comme François Coppée, de Heredia, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme, G. Perrot, le D<sup>r</sup> Panas, Henry Houssaye, Auguste Vacquerie, Théodore Reinach, Jean Psychari, etc.<sup>5</sup> Le programme, établi par M<sup>me</sup> Juliette Adam, était destiné à « un public nombreux et choisi » suivant la formule journalistique consacrée de l'époque. Le journal *Le Siècle* apporta ces précisions :

#### « ACTUALITÉS

« Pour les victimes des tremblements de terre en Grèce.

« Une soirée de gala sera donnée au Grand-Hôtel, le vendredi 8 juin 1894, à neuf heures et demie du soir ; en voici le programme :

« 1. Airs grecs, chantés par Mlle Alexandra Sagar (Sechiari).

« 2. Hymne à Apollon, chanté par Mme Remacle ; harpe par M. Frank, harmonium M. Boëllmann, quelques mots d'introduction par M. Théodore Reynach.

7

---

<sup>4</sup> Juliette Adam, fondatrice de *La Nouvelle Revue*, égérie de la III<sup>e</sup> République, qui encouragea les débuts littéraires de Pierre Loti, de Jean Aicard, et de bien d'autres... Sur cette personnalité marquante, la bibliographie est d'une grande indigence. — Pour un panorama rapide de la vie et de l'œuvre ainsi que de l'influence de Juliette Adam, on lira l'utile, mais concis, *Et c'est moi Juliette : Madame Adam 1836-1936*, éditions de la SAGA (Société des amis de Gif et d'alentour), Gif-sur-Yvette, 1988. — Pour une étude plus fouillée, il conviendra de consulter Anne Hogenhuis-Seliverstoff, *Juliette Adam ; l'instigatrice ; 1836-1936*, Paris, L'Harmattan, 2002. — La référence insurpassée encore aujourd'hui reste la thèse de Saad Morcos, *Juliette Adam*, publiée au Caire en 1961.

<sup>5</sup> Voir *Le Siècle*, 59<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 21343, du samedi 9 juin 1894, page 1, colonnes 1-2. Pour une liste plus complète, sinon exhaustive, l'on pourra se reporter au *Journal des débats politiques et littéraires* du jeudi 31 mai 1894 (édition du matin). La représentation de gala fit l'objet de brèves dans le *Journal des débats* du jeudi 31 mai (édition du matin) et du vendredi 8 juin (édition du matin) ; du *Figaro* du 8 juin, du *Gaulois* également du 8 juin ; et d'un entrefilet de trois lignes dans *Le Temps* du 9 juin 1894.

« 3. Europeia, poésie de M. Leconte de Lisle, dite par Mlle Barthet (de la Comédie-Française).

« 4. Partir c'est mourir ; les Yeux bleus, romances de M. Isidore de Lara, chantées par l'auteur.

« 5. Le Réveil des dieux, paroles et musique de J. Roques, chanté par Mlle Alexandra Sagar (Sechiari). Inédit.

« 6. Pour la Grèce, poème inédit de M. Jean Aicard, dit par lui-même.

« *Deuxième partie.* — 1. Duo de l'opéra la Lumière de l'Asie de M. Isidore de Lara, chanté par Mlle Martini et par l'auteur. (Première audition à Paris).

« 2. La Prière sur l'Acropole de M. Ernest Renan, dite par Mlle Barthet (de la Comédie-Française).

« 3. Ave Maria, de M. Massenet, chanté par Mlle Guenia (du Conservatoire de musique). (Inédit).

« 4. Chansons slaves, transcrites par M. Kouba, chantées par Mmes Helena Sanz et Merina, MM. Hollmann-Black et Wallobra. Conférence de M. Hugues Leroux.

« 5. Scène de : A quoi rêvent les jeunes filles, d'Alfred de Musset, jouée par Mlles Reichemberg et Bertiny (de la Comédie-Française).

« 6. Poème de M. Pierre Barbier, mis en musique par M. Fraipont fils, chanté par Mlle Delna (de l'Opéra-Comique) (inédit).

« Piano Erard, harmonium Alexandre, programme Fraipont, décoration Zachiri, fleurs de Vaillant.

« Il ne reste plus qu'un nombre limité de billets au Grand-Hôtel<sup>6</sup>. »

Seul de tous les quotidiens nationaux, *Le Gaulois* du lundi 18 juin 1894 publia la péroraison – la fin – du discours en vers

<sup>6</sup> *Le Siècle*, 59<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 21341, du jeudi 7 juin 1894, page 3, colonne 1.

de Jean Aicard, qui fit l'objet d'un opuscule de huit pages. De ce poème de cent quarante-six vers, divisé en cinq strophes, nous ne savons que peu de choses. Le seul exemplaire que nous ayons retrouvé appartient à la bibliothèque de la maison des *Lauriers-Roses*. Fut-il imprimé, hors commerce, à l'intention des participants du gala de charité ? C'est là, semble-t-il, l'hypothèse la plus plausible<sup>7</sup>...

Nous ne verserons pas ici dans une exégèse savante. Mais, et ceci mériterait de plus amples développements, cette allégorie de la Pitié, puisant dans un syncrétisme chrétien propre au XIX<sup>e</sup> siècle rappelant, pêle-mêle, le saint-simonisme, la religion hugolienne et celle de Renan, pourrait – et nous l'espérons – susciter une thèse qui aiderait à une meilleure compréhension de la spiritualité aicardienne.

### *Pour la Grèce*

(1894)

#### I

Voici ce que j'ai vu, — tourné vers l'Occident.

L'esprit humain n'est plus qu'un abîme grondant ;  
Le Christ n'a pas donné la justice promise,  
Et le Pauvre, accroupi sur des parvis d'église,  
Redressé tout à coup, attaque en révolté

<sup>7</sup> La correspondance reçue par Jean Aicard atteste de la présence d'une lettre à l'en-tête de *L'Écho de la semaine*, 92 avenue Victor-Hugo, émanant de son rédacteur en chef Édouard Petit et sollicitant de Jean Aicard l'autorisation de pouvoir publier *Pour la Grèce*, ainsi qu'une des pièces lues à l'Orphelinat de la Seine. Jean Aicard a-t-il répondu ? Nous avons quelque doute à cet égard puisqu'il avait l'habitude de marquer d'un « R » une réponse...

Le mensonge et l'orgueil de notre charité.  
Mais on est loin des temps du glaive et de la lance ;  
On ne peut plus combattre et mourir en silence :  
Des tonnerres humains grondent horriblement ;  
L'œuvre du temps vacille et croule en un moment ;  
Les temples étonnés tremblent tous sur leur base ;  
L'explosion éclate en tous sens, brise, écrase,  
Saisit, tord, jette au ciel les blocs les mieux scellés,  
Et l'espérance meurt dans les cœurs ébranlés.

Ô Christ, Dieu de misère et Dieu de patience,  
Et toi, son ennemie, orgueilleuse Science,  
À vous deux, roi des cœurs et reine des esprits,  
Vous avez fait merveille, et vous voilà compris !  
Imposteurs ! Après tant d'espérance première,  
Voilà donc quelle nuit sort de votre lumière !  
Voilà votre impuissance et notre aveuglement !...  
L'Évangile a menti... La Science nous ment.

## II

Or, tandis qu'au couchant, dans l'affreux crépuscule,  
Le spectre de l'amour, épouvanté, recule,  
Tandis que l'Idéal chrétien, trois fois nié,  
N'a sur lui qu'un lambeau de sa propre pitié,  
Et meurt, maudit par l'homme, indifférent aux femmes,  
Tandis qu'un tremblement mortel parcourt nos âmes,  
L'antique sol de Grèce a tremblé tout à coup  
Où le vieux Parthénon rêve, toujours debout.

Un tremblement de terre a désolé la Grèce.

Ces monts que, ciel et mer, l'azur baigne et caresse,  
Ces monts qui, dans l'espace, en purs et beaux contours,

Parlent aux claires nuits de la splendeur des jours,  
Ces caps, pareils aux seins de la terre amoureuse,  
Pressés contre le flot qui frémit et se creuse,  
Cette terre, où le soc du paysan surpris  
Heurte et révèle encor, miraculeux débris,  
Des marbres qui, jadis, au front des propylées,  
Portaient vers le soleil des Gloires envolées,  
Cette terre des dieux où l'Occident charmé  
Cherche à jamais la place où l'homme fut aimé,  
Voilà que, brusquement, grèves, montagne et plaine,  
Ce monde a tressailli, toute la terre hellène,  
Et les hommes sont morts, broyés sous leur maison,  
Tandis que vacillaient les pics sur l'horizon,  
Que la mer s'enfuyait devant le promontoire,  
Et qu'un morceau du beau pays cher à l'histoire,  
Un grand bloc, détaché soudain du continent,  
Semblait flotter, cerné par un flot surprenant,  
Délos horrible, en proie à la mer ennemie,  
Et que le Parthénon, le temple d'Eurythmie,  
Laissait, de son fronton, pâle et comme blessé,  
Tomber un peu du marbre où Minerve a pensé !

## III

Alors, j'ai consulté les signes, les victimes,  
Et j'ai surpris le sens de ces horreurs sublimes...  
Au bruit de ce chaos, quand leur terre a tremblé,  
Les dieux, les anciens dieux, les dieux morts ont parlé  
Aux chrétiens d'Occident qu'un ciel livide éclaire,  
Et j'ai su leur parole, et voici leur colère.

Ils ont dit : « Quand le dieu qui nous a détrônés  
Dès le sein maternel prit tous les nouveau-nés  
Et, contempteur des corps, vint exalter les âmes,

Nous connûmes sa force, et nous nous retirâmes  
 Au fond de notre essence, air, onde, terre et feu,  
 Laissant sous le soleil régner le jeune dieu.  
 C'était un maître, un roi d'une tout autre race ;  
 On disait cependant qu'il avait de la grâce,  
 Que la simplicité noble de ses discours  
 En plis fermes et droits tombait, sans vains détours.  
 Il s'adossait, paisible, au tronc du blanc platane,  
 Et comme ces bergers, chers à notre Diane,  
 Il nommait la candeur des colombes, des lys,  
 Et les mères venaient lui présenter leurs fils.  
 De cœur moins fort que nous, il penchait trop peut-être  
 Vers tous les souffreteux qui l'appelaient leur maître.  
 Mais, s'il a trop hanté l'enfance et le tombeau,  
 Il comprit Madeleine, et lui-même était beau.  
 Nous autres, nous avons, sous la clarté céleste,  
 Dressé ces monuments dont la gloire nous reste,  
 Et dont les dieux enfin, les dieux, morts irrités,  
 Veulent reprendre au monde indigne — les beautés ;  
 Nous avons fait aimer la chair comme divine ;  
 L'homme, dans le baiser, vénérât l'Origine ;  
 Nous avons, par la force équilibrant l'esprit,  
 Cherché l'éternel rythme en tout ce qui périt  
 Et, mettant dans la forme une vertu pour l'âme,  
 Suspendu l'idéal au beau sein de la femme...

Le dieu nouveau mourut, insulté sur sa croix.

Or, depuis deux mille ans que Rome a dit : Je crois,  
 Qu'as-tu fait, Occident, du sublime héritage ?  
 T'avions-nous pas légué joie et force en partage,  
 Et ton Christ un bonheur tout immatériel ?

Cependant, tu n'as plus d'idéal dans ton ciel !  
 Tu n'as plus le respect des dieux ni des génies ;  
 L'âme que tu voulus exalter — tu la nies !  
 Ton Christ t'avait légué, pour ennoblir les cœurs,  
 Amour et charité, — nos étranges vainqueurs, —  
 Par qui les malheureux calment les maux des autres...  
 Qu'as-tu fait, Occident, de ce legs des apôtres ?  
 Qu'as-tu fait de ton Christ, hélas ! Tu les trompais,  
 Ceux à qui tu promiss, avec l'amour, la paix !  
 La forme a dû souffrir l'outrage des cilices  
 Ta menteuse pitié n'a créé que supplices ;  
 Tes temples sont plaintifs et noirs comme la mort...  
 Où donc est l'homme bon ? Où donc est l'homme fort ?  
 Tu n'as fait que bûchers, martyrs, guerres et larmes !  
 Tous tes peuples chrétiens sont debout sous les armes ;  
 Tes résignés d'hier s'éveillent plus haineux ;  
 Le monde triste est pris en d'effroyables nœuds,  
 Réseaux de fer, chemins d'avarice et d'envie...  
 Qu'as-tu fait de la mort ? Qu'as-tu fait de la vie ? »

#### IV

Quand les dieux de colère eurent ainsi parlé  
 Dans le sol frémissant, dans l'éther ébranlé,  
 Alors, cette Athènes que l'Univers contemple,  
 Sentant craquer sa terre et chanceler son temple,  
 Athènes, malgré tout victorieuse encor,  
 Qui, debout sur l'azur, lève une lance d'or,  
 Si brillante au soleil en sa droite savante  
 Qu'elle a fait fuir un jour, aveuglés d'épouvante,  
 Les barbares velus, les hordes d'Attila,  
 Pour la première fois Athènes se troubla :

« Je vois mourir ma gloire et ma beauté, dit-elle ;  
Vous, chrétiens, vous voyez mourir l'âme immortelle ! »

V

— « Ô déesse ! Le cours des choses quelquefois  
Se rompt, semble obéir à de sauvages lois...  
Je suis la Pitié sainte, ô Pallas immortelle ;  
Je suis comme toi vierge, et sans doute moins belle ;  
Je suis cette Pitié, fille d'un sang divin,  
Et pour qui, selon toi, Jésus mourut en vain.  
Ô ma sœur, je suis triste et pâle, et transparente,  
Mais dans toute douleur je vois une parente  
Et ma bouche s'incline à baiser doucement,  
Sous les yeux du bourreau, le condamné dormant.  
Oui, l'on dit que le mal partout monte et prospère,  
Et je fais peu de bien, mais je pleure, — et j'espère.  
Je n'ai point de courroux, mais je trouve odieux,  
Puisqu'il a fait des morts, le courroux de tes dieux.  
Je t'apporte de quoi panser quelques blessures.  
Voici ma main tremblante et mes tendresses sûres ;  
Dans cette heure finale, où tout est confondu,  
Mon cœur seul est certain : je ne l'ai pas perdu.  
Je souffre tous les maux, même ceux que j'ignore ;  
Je suis la Charité chrétienne, et je t'honore  
Comme je t'aime, ô fière Athènè, dont le nom  
Gouverne encor le monde, et règne au Parthénon <sup>8</sup>. »

<sup>8</sup> Imprimé seulement à l'intention des participants de la soirée de gala, ce poème est publié ici pour la première fois.

Il faut attendre 1905 pour connaître le point de vue de Jean Aicard sur la restauration du Parthénon. Georges-Gustave Toudouze – qu'il convient de ne pas confondre avec son père Gustave Toudouze <sup>9</sup> – avait pris la tête d'une *Protestation des écrivains et des artistes contre la restauration du Parthénon*, recueil de lettres qui fut publié dans la collection des publications du *Musée, revue d'art antique*<sup>10</sup>. Protestation qui se mua en polémique et occupa les esprits dans plusieurs séances du

<sup>9</sup> Gustave Toudouze, né le 19 mai 1847, mort à Paris le 2 juillet 1904, se lança de bonne heure dans le journalisme et la littérature et prit une part active à la vie du Tout-Paris littéraire et artistique. Ami de Gustave Flaubert, Guy de Maupassant, Alexandre Dumas fils, les Goncourt, Alphonse Daudet, Émile Zola, Auguste Rodin, André Antoine, Gustave Toudouze, attaché à la Bretagne, terre de ses origines, s'est illustré par ses romans populaires. Ceux-ci ont encore aujourd'hui une audience puisque plusieurs titres ont été réédités récemment à L'Ancre de Marine.

Son fils, Georges-Gustave Toudouze, né à Paris le 22 juin 1877, mort à Paris à près de quatre-vingt-quinze ans, le 4 janvier 1972, fut aussi un romancier populaire particulièrement prolifique : plus de cent trente volumes, sans compter d'innombrables articles publiés dans les journaux et revues. Sa vie professionnelle fut, aussi, d'une exceptionnelle richesse. Après un séjour à Rome comme pensionnaire à la villa Médicis, des voyages en Sicile dans le Péloponnèse en tant que membre de l'École française archéologique, il devint, à son retour à Paris, professeur d'histoire du théâtre et du costume au Conservatoire national de Paris, de 1913 à 1945. Pendant les deux guerres mondiales, il fut en 1914-1918, chef technique du service cinématographique de la Marine nationale, et en 1939-1945, correspondant de guerre maritime. Passionné par la mer, Georges-Gustave Toudouze fut un des fondateurs de la Ligue maritime en 1899 et il devint également membre de l'Académie de marine. Membre très actif de l'Institut celtique de Bretagne, Georges-Gustave Toudouze fut certes romancier, mais encore historien et auteur dramatique.

[SOURCE : Bernard et Jacqueline Le Nail, *Dictionnaire des romanciers de Bretagne*, Keltia Graphic, 1999, pages 310-313 ; notice de Marc Madouraud qui rectifie : si le nom de plume est Georges-Gustave Toudouze, en hommage à son père, l'état civil note exactement : Édouard-Henri-Georges Toudouze, *Dictionnaire du roman populaire francophone*, publié sous la direction de Daniel Compère, Paris, Nouveau Monde éditions, 2007, pages 431-432].

<sup>10</sup> *Le Musée, revue d'art antique* [puis *Revue d'art mensuelle*] parut de 1904 à 1909, et en 1924-1925.



Congrès international d'archéologie qui se tint à Athènes en avril 1905. La « question du Parthénon » était, il est vrai, particulièrement complexe. Fallait-il laisser le monument en l'état, donc le conserver tel quel ? Fallait-il le restaurer ? Théophile Homolle, qui avait été en charge des fouilles archéologiques à Délos et à Delphes<sup>11</sup>, posait, lui, la question en ces termes : « Dans quel esprit et jusqu'à quel point convient-il de restaurer les monuments antiques et en particulier le Parthénon ? » « Question litigieuse », s'insurgea *Le Musée*, qui reproche à

<sup>11</sup> Théophile Homolle né le 19 décembre 1848 à Paris, mort le 13 juin 1925, helléniste, archéologue et administrateur français. Ce normalien, agrégé d'histoire, s'orienta très vite vers l'archéologie. Membre de l'École française d'Athènes dès 1874, il se consacra tout d'abord aux fouilles de Délos jusqu'en 1887. Après un bref retour en France où il enseigna à la faculté des lettres de Nancy, à l'École normale supérieure et au Collège de France, il fut nommé à la direction de l'École française d'Athènes où il révéla des dons de négociateur qui lui permirent d'obtenir les autorisations et le financement pour entreprendre les fouilles de Delphes, poursuivies de 1892 à 1903. Rentré alors en France, Théophile Homolle fut nommé directeur des Musées nationaux jusqu'en 1911 jusqu'au vol de la *Joconde* qui le contraignit à démissionner. Après un bref retour à la tête de l'École française d'Athènes, en 1912-1913, il fut nommé administrateur général de la Bibliothèque nationale de 1912 à 1923. Membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres dès 1892, membre de l'Académie des beaux-arts, il fut encore un des fondateurs de l'Union académique internationale en 1919 et son président de 1923 jusqu'à sa mort.

[SOURCE : au-delà de la fiche biographique succincte, à lui consacrée par Wikipedia, le lecteur désireux d'en savoir plus sur Théophile Homolle pourra, via Internet, consulter sa fiche publiée dans le *Dictionnaire critique des historiens de l'art actifs en France de la Révolution à la première guerre mondiale*, Philippe Sénéchal, Claire Barbillon, dir., Paris, site Web de l'INHA, 2009 ; sur le rôle et l'influence de Théophile Homolle, il conviendra de lire la très éclairante étude de Catherine Valenti, « L'École française d'Athènes au cœur des relations franco-helléniques, 1846, 1946 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 50-4, 2003 ; enfin, via le site de Persée, les lecteurs férus d'archéologie pourront suivre dans le *Bulletin de correspondance hellénique* ses très nombreux articles et ses copieux mémoires, qui révèlent un archéologue scrupuleux et un historien hors pair. Salomon Reinach a pu écrire de lui : « Aucun archéologue n'a découvert autant de monuments du passé grec que lui ». Ajoutons que ses papiers, manuscrits, photographies, dessins, correspondances – qui contiennent des inédits – ont été déposés à l'Institut de France, cote MS 3821-3910.]

l'archéologue d'avoir inséré des morceaux neufs, donc des trompe-l'œil modernes dans la reconstruction du Trésor des Athéniens à Delphes. Reproche qui se transforma en querelle, M. Homolle ayant refusé que l'on discutât au congrès de la *Protestation*, initiée par *Le Musée*<sup>12</sup>... Cette querelle franco-française pourrait, avec le recul du temps, prêter à sourire si elle n'était pas, aussi et surtout, révélatrice des oppositions d'alors sur la restauration du Parthénon de l'époque classique<sup>13</sup>. La presse s'en fit l'écho. Ainsi Émile Gebhart<sup>14</sup>, dans le feuilleton du *Journal des débats politiques et littéraires* du 12 avril 1905, rendant compte du livre d'Henri Brémond, *Le Charme d'Athènes*, s'en prenant aux archéologues coupables, entre autres méfaits, d'avoir par leurs fouilles ébranlé les fondations rocheuses du Parthénon, s'exclamait : « depuis ce temps, la santé du temple d'Athéna inspire des inquiétudes [...]. Trop de médecins tâteront en ces journées d'avril, le pouls au malade. Faites, Seigneur, qu'ils ne se mettent point d'accord sur le traitement à lui infliger ! Vous allez à Athènes, bons pèlerins : respectez les dieux<sup>15</sup> ! » Le même *Journal des débats* du 3 mars

<sup>12</sup> Voir *Le Musée, revue d'art mensuelle*, volume III, 1906, article relatif aux comptes rendus du Congrès international d'archéologie, pages 33-35, article appréciant sévèrement l'attitude de Théophile Homolle, que nous avons pu consulter dans sa version heureusement numérisée par Gallica.

<sup>13</sup> Sur l'acropole d'Athènes avant la période classique, voir l'excellente mise au point parue dans *Le Siècle* du mardi 9 mai 1905.

<sup>14</sup> Émile Gebhart, né à Nancy le 19 juillet 1839, mort à Paris le 21 avril 1908, fut un historien d'art et un critique littéraire. Titulaire d'une chaire de littérature étrangère à Nancy, puis de la chaire de littérature méridionale à la faculté des lettres de Paris, il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1895, et à l'Académie française en 1904. Ce grand voyageur – il effectua une cinquantaine de séjours en Italie, habita l'Égypte, l'Espagne, résida à Constantinople et à Athènes. Il fit partie de la quinzième promotion, en 1861, de l'École française d'Athènes.

<sup>15</sup> Voir le prolongement de cet article sur le rôle social des mythes, dans le feuilleton du *Siècle* du 12 avril 1905, par Charles Vellay.

1905, dans son feuilleton « En flânant », était plus tranché, voire radical, sous la plume d'André Hallays<sup>16</sup> à qui nous emprunterons quelques passages :

« [...] Les restaurateurs sont une engeance terrible et obstinée [...].

« Heureusement, il y a, par le monde, certaines personnes qui sauront préserver le temple d'Athènes de la fureur archéologique : ce sont les écrivains, les artistes, tout ceux pour qui le Parthénon est autre chose qu'un tas de pierres instructives. Ils n'assisteront peut-être pas au Congrès ; mais ils diront leur sentiment avec tant d'énergie que cela suffira pour faire passer aux archéologues le désir de toucher au Parthénon.

« Déjà, ils ont commencé d'exprimer leur avis. En France, une revue d'art s'est adressée à des peintres, sculpteurs, musiciens et littérateurs et les a interrogés sur le projet soumis au Congrès d'Athènes. Tous l'ont condamné à l'unanimité, en le qualifiant de crime, profanation, sacrilège, impiété, rêve de sauvage, vandalisme et assassinat. Je citerai seulement la lettre de M. Henri Regnier parce qu'elle résume d'une façon laconique et frappante l'opinion des gens de goût : « Je ne puis m'exprimer autrement qu'en qualifiant de monstrueux un pareil dessein. Tel qu'il est, le Parthénon est la plus admirable des ruines et il n'y faut toucher que pour le conserver, et encore avec une prudence infinie. Toute autre

---

<sup>16</sup> André Hallays né le 16 mars 1859 et décédé le 3 mars 1936 à Paris. Avocat à la cour d'appel de Paris, André Hallays se dirigea vers le journalisme. Entré en 1882 au journal *Le Parlement*, puis en 1884 au *Journal des débats politiques et littéraires*, il écrivit des articles sur des sujets divers, publia en 1897 son premier ouvrage sur Beaumarchais. Homme de lettres, il commença une activité de critique d'art dès 1898, en donnant un feuilleton hebdomadaire, au sein du *Journal des débats politiques et littéraires*, qu'il intitula « En flânant ». Ses articles furent réunis en dix volumes chez Perrin [Source bibliographique : notice consacrée à André Hallays sur le site de l'INHA].

tentative serait néfaste. La seule chose à souhaiter serait que les musées qui détiennent des fragments de sculpture provenant de ce monument les restituassent au gouvernement grec et qu'ils fussent remis en place. Sauf cet heureux événement qui n'a guère de chance de se produire, aucune modification ne me semble désirable à l'état actuel du temple sublime, qui n'appartient pas aux archéologues, mais à tout homme soucieux de beauté. J'ai trop présent à l'esprit le souvenir d'une récente visite à l'Acropole, pour ne pas protester bien haut contre un pareil attentat. »

Par comparaison, la position de Jean Aicard fut nette, mais assurément plus mesurée dans sa lettre datée « La Garde. 27 février 1905 ». Tout en insistant sur le vœu de travaux discrets de consolidation, l'écrivain se faisait le chantre des Romantiques :

« Les traces du temps sur les églises font partie de leur beauté. Elles suggèrent des pensées qui accroissent en nous l'effet pathétique du Beau. Réparer de belles ruines, c'est les diminuer. Quand les ruines sont solides, ne leur demandons que de rester longtemps ce qu'elles sont. Les restaurer, c'est les détruire plus sûrement que si on les renversait. C'est les atteindre dans leur âme même, dans l'essentiel de leur expression.

« Exprimer le vœu que le Parthénon, une fois assuré contre la destruction finale, reste ce qu'il est aujourd'hui, c'est honorer la Grèce, c'est faire acte envers elle de filiale piété<sup>17</sup>. »

*A contrario*, le *Journal des débats politiques et littéraires* – équivalent au XIX<sup>e</sup> siècle du quotidien *Le Monde* aujourd'hui –

---

<sup>17</sup> Lettre se trouvant parmi la correspondance adressée au directeur du Musée à la BnF en MS 15060, folio 224.

donna également la parole à Armand Albert-Petit<sup>18</sup>, un historien chevronné à la sobre éloquence dont nous inclinerions à penser que l'article remarquable, publié le vendredi 21 avril 1905, reflète la position du journal. Nous lui emprunterons sa conclusion :

« [...] il me semble qu'on pourrait ainsi formuler l'opinion moyenne qui se dégage de toutes les opinions individuelles autorisées ; 1° Il y a lieu d'empêcher la ruine du Parthénon, au moyen de travaux de consolidation qui ne sont que de la conservation bien comprise. 2° Il n'est pas déraisonnable en soi de relever les parties écroulées dont les morceaux authentiques gisent sur le sol, exposés aux déprédations des touristes. 3° Il conviendrait que ces travaux fussent soumis au contrôle effectif et régulier d'une commission internationale pour prévenir les abus à craindre dans l'avenir sinon dans le présent. »

20

Aujourd'hui, loin d'une vision idéale qui confine à l'utopie – nous songeons ici à la réplique du Parthénon à Nashville dans le Tennessee, visible sur le site Internet Wikipedia, – loin de la vision idéalisée, romantique de Jean Aicard, les archéologues, depuis la constitution en 1975 du Comité pour la restauration de l'Acropole, ont suivi les enseignements d'Armand Albert-Petit en prenant en compte les facteurs affectant la conservation du Parthénon, la corrosion des éléments en fer entraînant

---

<sup>18</sup> Armand Albert-Petit né à Gasny le 16 novembre 1860, décédé le 8 août 1939 à Heudreville-sur-Eure. Après des études à Évreux, puis au lycée Louis-le-Grand et à l'École normale supérieure, il fut reçu à l'agrégation d'histoire en 1884. Il mena alors une double carrière d'enseignant et d'historien, collaborant au *Journal des débats politiques et littéraires* et à la *Revue des Deux-Mondes* et publiant de nombreux ouvrages d'histoire régionaliste ou sur la politique intérieure française pendant la Grande Guerre.

l'éclatement des blocs et la pollution atmosphérique<sup>19</sup>. Sans entrer dans des détails qui nous éloigneraient par trop de notre sujet initial, nous soulignerons ici ce qui nous semble rapprocher les positions que l'on pourrait penser inconciliables de Jean Aicard et des archéologues, cette notion de « respect » du monument. En cela, le Parthénon actuel nous semble illustrer l'adage que Sophocle met dans la bouche d'Œdipe : « Les dieux sont seuls à ne connaître ni la vieillesse ni la mort. Tout le reste subit les bouleversements qu'inflige le Temps souverain<sup>20</sup> ».

### ANNEXE 1.

[Extrait du *Journal des débats politiques et littéraires*, 117<sup>e</sup> année, n° 61, vendredi 3 mars 1905, pages 1-2.]

21

#### FEUILLETON DU JOURNAL DES DÉBATS du 3 mars 1905

#### *En Flânant*

Un Congrès archéologique se réunira, dans quelques semaines, à Athènes. Parmi les questions soumises à cette assemblée de savants, on a inscrit celle-ci : *Dans quel esprit et jusqu'à quel point convient-il de restaurer les monuments antiques et, en particulier, le Parthénon ?*

---

<sup>19</sup> Nous avons ici synthétisé les pages 189 et sq de l'ouvrage, dense et suggestif, de François Queyrel, *Le Parthénon. Un monument dans l'Histoire*, Paris, Bartillat, 2008.

<sup>20</sup> Sophocle, *Œdipe à Colone*, vers 607-609, traduction de Paul Mazon, Paris, Les Belles-Lettres, « Collection des universités de France ».

Ce n'est point la première fois que l'on parle de restaurer le Parthénon.

Pour consolider certaines parties de l'édifice qui menaçaient de tomber, on exécuta naguère des travaux indispensables et ce qui subsiste du sanctuaire d'Athéna fut ainsi sauvé de la ruine suprême. Mais, ces réparations achevées, quelques architectes archéologues formèrent le dessein de relever les colonnes écroulées et de restituer dans son état primitif l'œuvre de Phidias, d'Iktinos et de Kallikratès. Un fou rire universel accueillit l'idée de ces bâtisseurs et nous crûmes l'affaire à jamais enterrée.

Erreur : les restaurateurs sont une engeance terrible et obstinée. Comme on leur a livré presque tous les chefs-d'œuvre de l'architecture, ils ne comprennent pas pourquoi on leur refuserait aujourd'hui le plus illustre et le plus auguste de ces chefs-d'œuvre et ils s'étonnent de la réprobation imprévue que soulève leur dernière entreprise. Étant aussi roués que têtus, ils se gardent bien de crier : « Nous voulons restaurer le Parthénon ! » Ils se contentent de venir insidieusement demander — théoriquement — à un Congrès d'archéologues, dans quel esprit... jusqu'à quel point... il convient de restaurer les monuments antiques... et en particulier le Parthénon...

Le Congrès sera tenté de répondre : « Mais restaurez, restaurez donc ; ne vous gênez pas ; relevez le temple ; resculptez frises, fronton, métopes et statues ; couvrez de peintures les murs et les colonnes ; donnez-nous un joli Parthénon tout neuf conforme aux dernières données de la science. » En effet, les archéologues sont maintenant persuadés qu'ils peuvent disposer des monuments antiques pour les faire servir à leurs études, démonstrations, conjectures ou restitutions ; bien plus, ils s'arrogent même des droits sur les villes modernes lorsqu'elles ont recouvert des cités anciennes et ils démolissent et ils abattent et ils fouillent, sans souci de l'art et de la beauté ; c'est

ainsi qu'ils ont transformé la moitié de Rome en un chantier de démolition, parvenus, à force de creuser, jusqu'aux vestiges de la préhistoire, mais bien décidés à ne s'arrêter qu'au gisement de houille ! Ces gens-là ordonneraient avec enthousiasme que l'on reconstruisît le Parthénon : car on pourrait, à la faveur des travaux, bouleverser le sol de l'Acropole et peut-être — perspective enivrante — « renouveler les hypothèses de l'érudition moderne » sur le temple des Pisistradis et sur celui de Cimon qui précédèrent le temple de Périclès ; puis, quelle admirable occasion de controverses et d'injures, quand il s'agirait de choisir entre les vingt restitutions différentes du Parthénon que l'on a déjà proposées, sans parler des vingt autres restitutions non moins différentes qui surgiraient soudain, à l'annonce de la « grande restauration ! » Donc, n'en doutez point, s'il n'obéissait qu'à son penchant, le Congrès n'hésiterait pas et le Parthénon serait détruit de fond en comble.

Heureusement, il y a, par le monde, certaines personnes qui sauront préserver le temple d'Athènes de la fureur archéologique : ce sont les écrivains, les artistes, tout ceux pour qui le Parthénon est autre chose qu'un tas de pierres instructives. Ils n'assisteront peut-être pas au Congrès ; mais ils diront leur sentiment avec tant d'énergie que cela suffira pour faire passer aux archéologues le désir de toucher au Parthénon.

Déjà, ils ont commencé d'exprimer leur avis. En France, une revue d'art (1) s'est adressée à des peintres, sculpteurs, musiciens et littérateurs et les a interrogés sur le projet soumis au Congrès d'Athènes. Tous l'ont condamné à l'unanimité, en le qualifiant de crime, profanation, sacrilège, impiété, rêve de sauvage, vandalisme et assassinat. Je citerai seulement la lettre de M. Henri Regnier parce qu'elle résume d'une façon laconique et frappante l'opinion des gens de goût : « Je ne puis m'exprimer autrement qu'en qualifiant de monstrueux un pareil dessein.

Tel qu'il est, le Parthénon est la plus admirable des ruines et il n'y faut toucher que pour le conserver, et encore avec une prudence infinie. Toute autre tentative serait néfaste. La seule chose à souhaiter serait que les musées qui détiennent des fragments de sculpture provenant de ce monument les restituassent au gouvernement grec et qu'ils fussent remis en place. Sauf cet heureux événement qui n'a guère de chance de se produire, aucune modification ne me semble désirable à l'état actuel du temple sublime, qui n'appartient pas aux archéologues, mais à tout homme soucieux de beauté. J'ai trop présent à l'esprit le souvenir d'une récente visite à l'Acropole, pour ne pas protester bien haut contre un pareil attentat. »

Si l'on consulte les artistes et les écrivains allemands, belges, anglais, italiens, russes, espagnols, on obtiendra des réponses analogues. C'est pourquoi on peut être sans inquiétude sur le sort du Parthénon. Le temple sera maintenu dans l'état où il est venu jusqu'à nous, à demi-ruiné par Morosini, honteusement dégradé par lord Elgin, mais conservant, quand même, la vertu d'enseigner aux hommes les secrets de la divinité. Les civilisés du monde entier se liguèrent pour la défense du Parthénon et les restaurateurs seront bien obligés de lâcher cette proie.

Mais pourquoi le Parthénon serait-il le seul monument à bénéficier de cette révolte des écrivains et des artistes contre la tyrannie de l'archéologie ? Pourquoi ceux-ci n'accorderaient-ils pas la même protection aux édifices du moyen âge et à ceux des temps modernes ? Tous sont menacés par les mêmes barbares. Partout les monuments du passé sont grattés, rafistolés, truqués et rapiécés ; partout, à des ruines admirables et parlantes on substitue des pastiches savants et glacés. Ne revenons pas sur les innombrables profanations commises au cours du dix-neuvième siècle par les disciples de Viollet-le-Duc. Aujourd'hui

même, des architectes allemands édifient le ridicule Hohkœnigsburg et rêvent de restituer le château de Heidelberg ; des Belges viennent de rebâtir le château des comtes à Gand ; des Français continuent de reconstruire l'abbaye du Mont-Saint-Michel ; et — jusque dans les Indes — des Anglais restaurent Delhi et le tombeau d'Akbar... Protégeons le Parthénon ; mais protégeons aussi les débris de toutes les religions, de tous les arts, de toutes les civilisations, puisque, çà et là, il en subsiste encore quelques-uns auxquels les architectes ne se sont pas attaqués.

André Hallays.

(1) *Le Musée*. Janvier-février 1905.

## ANNEXE 2.

[Extrait du *Journal des débats politiques et littéraires*, 117<sup>e</sup> année, n° 110, vendredi 21 avril 1905, page 1 colonne 6 et page 2 colonnes 1-2.]

### **Le Congrès archéologique d'Athènes La question du Parthénon**

Athènes, le 14 avril.

Il faut bien finir par en parler puisqu'elle fait ici l'objet de toutes les conversations et qu'elle a occupé plusieurs séances du Congrès. Mais s'il n'y a pas à se dissimuler que c'est une question singulièrement complexe, et qu'il est difficile de la traiter ou même de la faire comprendre sans pouvoir mettre les monuments et les documents sous les yeux. Je voudrais au moins montrer comment elle se pose et sur quels points portent principalement les divergences d'opinion.

Une première thèse, simple et radicale, est celle de la non intervention. Elle reprend la formule des économistes : laissez

faire, laissez passer. Laisser l'œuvre destructive du temps s'accomplir, n'entamez pas une lutte vaine contre la loi inéluctable qui condamne à disparaître ce que l'homme a édifié : *Debemur morti nos nostraque*. C'est la doctrine des poètes, des artistes, des rêveurs, des « pêcheurs de lune », de tous ceux que la mélancolie des ruines incline à la prière ou à la méditation. C'est d'ailleurs une thèse égoïste, car elle ne songe pas aux générations qui suivront la nôtre, et pour lesquelles les ruines mêmes d'aujourd'hui auront péri, si l'on n'y veille pas. Dans un congrès d'archéologues et de savants, cette conception ne pouvait avoir beaucoup de partisans, et elle n'a été défendue par personne.

Nul n'a soutenu non plus la thèse contraire, celle de la restauration systématique et absolue des anciens monuments en général et du Parthénon en particulier. Ceux qu'on accuse le plus volontiers de propension abusive à refaire du vieux neuf ont protesté contre toute prétention de vouloir « restaurer » le Parthénon, au sens littéral du mot. Ce terme même de « restauration » a été répudié comme excessif et propre à donner une idée fautive du but à poursuivre. C'est faute d'en avoir trouvé un meilleur qu'on continue à s'en servir, mais il est bien entendu, a-t-on répété sur tous les tons, qu'il faut le prendre dans son acception la plus restreinte. A vouloir l'éviter, on risque, d'ailleurs, d'en employer de plus équivoques encore, comme celui qui figure — bien innocemment — sur les cartes de visite de M. Balanos, « ingénieur en chef, chargé des travaux de *reconstruction* des monuments de l'Acropole ». L'essentiel, ce n'est pas l'emploi de tel ou tel mot, ou la substitution de celui-ci à celui-là, c'est de savoir avec précision ce qu'on veut faire et comment. Or, pour le moment, il est acquis que personne ne se propose ni ne propose de restaurer ou de reconstruire les monuments de l'Acropole, et nous ne pouvons qu'en prendre acte.

Alors, de quoi s'agit-il, et sur quoi discute-t-on ? On discute moins sur une question de principe que sur une question d'application. Les uns voudraient qu'on se bornât à des travaux discrets de consolidation, les autres pensent qu'on peut aller plus loin. Sur la convenance de procéder aux travaux urgents de consolidation, l'accord est unanime. Agir autrement, ce serait de gaieté de cœur laisser tomber ce qui reste du Parthénon. Ce serait nous montrer mauvais usagers d'un chef-d'œuvre qui fait partie du patrimoine de l'humanité. Il est donc admis que des étais, des cales de marbre ou des briques, des crampons de fer ou mieux de bronze, doivent être placés aux endroits qui menacent de s'effondrer. Et il n'y a aucune raison de dissimuler cette intervention protectrice. Il y a même intérêt à laisser très visibles ces béquilles rendues obligatoires par la caducité de l'édifice. Ainsi, pour soulager les gracieuses caryatides de l'Érechthéion, on a soutenu par des barres de fer apparentes l'architrave qu'elles ne peuvent plus porter. Rien de mieux : chacun sait aussitôt ce qu'il en est. On n'a cherché ni à tromper le public ni à truquer le monument.

Mais doit-on aller plus loin ? On y va pour l'instant. On admet le principe de la « remise en place » des parties écroulées par suite d'accident et dont les débris authentiques gisent sur le sol. C'est en cela que consiste expressément la « restauration », ou la « reconstruction » dont il a été tant parlé, et pas toujours avec exactitude. On a inventorié, pour ainsi dire pierre par pierre, tous les blocs de marbre dont l'Acropole est jonchée. On est parvenu ainsi à retrouver des colonnes presque entières, de vastes fragments d'architrave, un grand nombre de triglyphes et de métopes, dont la place dans l'édifice primitif n'est pas douteuse. Même des débris infimes et à première vue inutilisables, ont été réunis, recollés, et ont reconstitué ainsi des morceaux très précieux. C'est un travail de patience, mais

grâce à une colle spéciale qui prend très bien sur le marbre, on arrive maintenant à recoller un entablement brisé comme un simple saladier. Le tout est d'en retrouver les morceaux, et c'est une sorte de chasse très passionnante. Les pièces ainsi retrouvées ou reconstituées, il reste à les utiliser. Il est assez facile de relever une colonne dont on a tous les tambours, ou de replacer une architrave qui est complète, mais dans la pratique, il manque toujours quelque chose. C'est là le point délicat. Doit-on renoncer à relever une colonne parce qu'il lui manque un morceau ? A ce compte, on n'en relèverait pas beaucoup, car s'il y a sur le sol la matière de dix colonnes, il n'en reste pas une seule entière. Peut-on du moins, en empruntant un tambour à l'une, un chapiteau à l'autre, en reconstituer un certain nombre ? Ce serait une détestable besogne, car la perfection du travail est telle, que les tambours ne sont pas interchangeables. Ce qui fait la beauté unique du Parthénon, c'est justement cette précision infinie du détail. Où nous croyons voir équivalence, il y a des nuances délicates. Si nous n'en tenons pas compte, nous bâtirons la Madeleine en croyant relever le Parthénon. Il ne faut donc pas faire du ravaudage grossier. On l'a fait parfois, par exemple au mur Sud de l'Érechthéion, relevé après 1840 avec des pierres empruntées en partie à d'autres murs, et dont les joints, par suite, se raccordent mal. On y regarde de plus près aujourd'hui ; c'est même pourquoi on va moins vite.

Mais alors comment fait-on ? On remplace les fragments qui manquent, non pas par des fragments antiques dont la place était ailleurs, mais par des bouche-trous modernes. En principe, ce système peut se défendre. Si la colonne n'était pas tombée, on n'hésiterait pas à la consolider au moyen de cales introduites dans les vides ; quand on y recourt pour la relever, le raisonnement est à peu près le même. Mais on conçoit que

ce procédé peut mener loin. Il peut mener à refaire tout un monument pour utiliser les débris qui en restent. A cette première difficulté s'en ajoute une seconde. Comment doivent être exécutés ces bouche-trous ? Faut-il les laisser à l'état brut ou essayer de reproduire scrupuleusement l'original disparu ? On a essayé et pratiqué concurremment tous les systèmes, depuis la pièce complètement brute, jusqu'à la pièce figolée et même patinée en trompe-l'œil. Mais la pièce brute paraît parfois bien grossière, et la pièce invisible constitue une sorte de fraude. M. Bernier recommande un moyen terme : la pierre « épannelée » c'est-à-dire, préparée, où les moulures sont indiquées géométriquement, comme si les artistes de Phidias ou d'Iktinos allaient venir leur donner la dernière main. L'effet n'est pas disparate, et les parties neuves se distinguent pourtant nettement des autres, d'autant plus qu'il faut les laisser un peu en relief puisque le travail final non exécuté les réduirait de façon appréciable. Cette solution élégante, ingénieuse et loyale, mériterait de prévaloir. En tout cas, ce qui importe, c'est d'adopter une manière de faire uniforme et de s'y tenir. L'anarchie actuelle est pitoyable.

Autre question. Que doit-on chercher à reconstituer ? Viollet Le Duc aurait cherché à refaire du Phidias au risque de se lancer dans des hypothèses. Ceux qui président aux travaux de l'Acropole sont plus prudents. Ils se bornent à reconstituer l'état où se trouvait le monument à l'époque romaine, avant les transformations ou mutilations opérées par les chrétiens et les Turcs. Ainsi, le mur ouest de l'Érechthéion, qu'on vient de relever avec ses colonnes et ses fenêtres, n'est pas le mur primitif : c'est celui des Romains. On sait même que les fenêtres grecques étaient plus grandes, mais comme on ne les a pas, tandis qu'on a celles des Romains, ce sont ces dernières qu'on a rétablies. Avec ce climat conservateur où les fûts de colonnes

restent à terre durant des siècles sans se ronger, sans que la mousse en rouille les arêtes, un tel travail est possible. Ailleurs, il serait chimérique. Voici plus de deux cents ans que les bombes de Morosini ont fait sauter la poudrière que les Turcs avaient logée dans le temple, et les débris de l'édifice éventré sont toujours lisses, secs, brillants, comme des matériaux de construction qu'on viendrait d'apporter à pied d'œuvre. C'est une considération à ne pas négliger. Le Parthénon n'est pas une victime du temps ; il n'est pas tombé par vétusté, mais sous les coups des hommes. Normalement, sa construction impeccable lui garantissait sous ce ciel une réelle immortalité. Ce qu'on prétend réparer, ce sont les conséquences d'un accident, et dans la mesure seulement où elles sont réparables. Maintenant, il est clair que la tentation l'aller trop loin est à craindre. Le directeur général des antiquités, M. Cavvadias et son lieutenant dévoué, M. Balanos, sont des hommes de science et de goût, épris de leur œuvre, qui se rendent parfaitement compte de leur responsabilité. Ils se sont assigné, comme terme extrême des travaux possibles, le relèvement des colonnes, le rétablissement de l'entablement et des triglyphes des deux faces latérales du Parthénon. Ils estiment que les matériaux authentiques ne permettent pas de faire plus. Soit. Mais d'autres viendront après eux, qui seront peut-être plus hardis, et qui se résigneront difficilement à l'idée qu'il ne reste rien à faire pour eux. C'est pourquoi les inquiétudes des antirestaurateurs ne sont pas aussi gratuites qu'on se plaît à le dire. Il y a bien, théoriquement, le contrôle d'une commission internationale dont font partie les directeurs des écoles et instituts étrangers siégeant à Athènes. Mais cette commission ne se réunit pas. Son contrôle ne s'exerce pas, et la garantie qu'elle est censée offrir est illusoire.

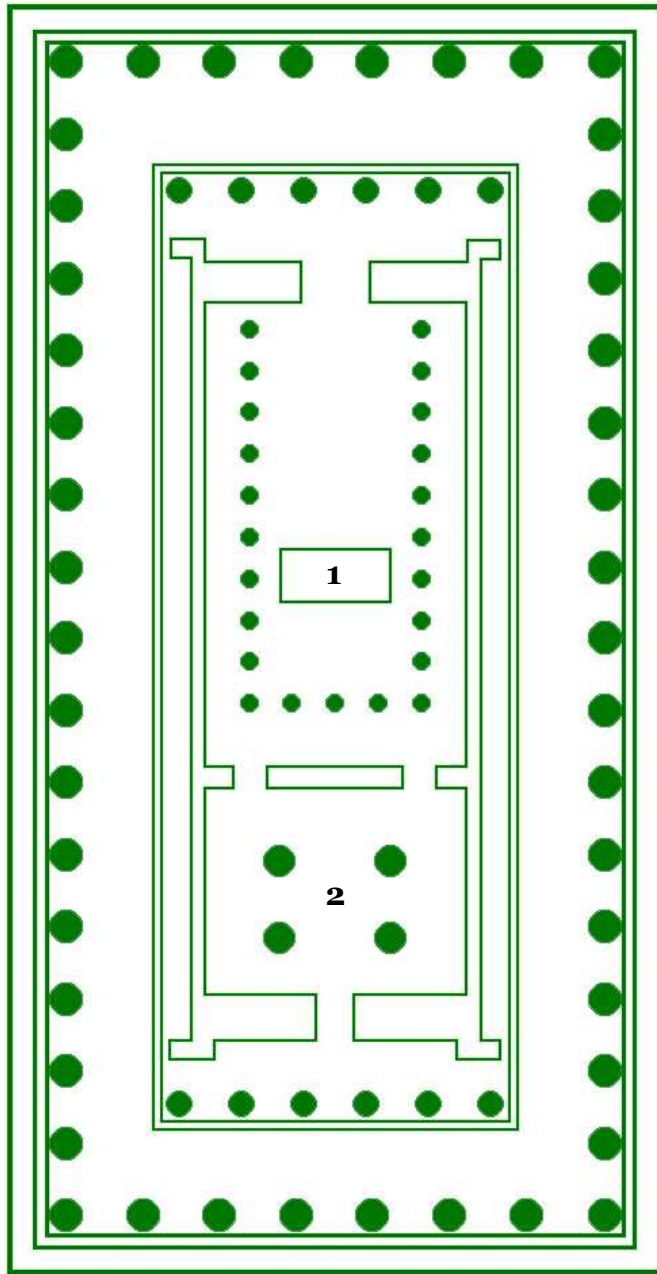
Je me suis laissé entraîner un peu loin par un sujet que je n'ai pu pourtant qu'effleurer. Encore n'ai-je rien dit de « la question de la frise », sur laquelle je demanderai la permission de revenir. Pour m'en tenir aux généralités, il me semble qu'on pourrait ainsi formuler l'opinion moyenne qui se dégage de toutes les opinions individuelles autorisées : 1° Il y a lieu d'empêcher la ruine du Parthénon, au moyen de travaux de consolidation qui ne sont que de la conservation bien comprise. 2° Il n'est pas déraisonnable en soi de relever les parties écroulées dont les morceaux authentiques gisent sur le sol, exposés aux déprédations des touristes. 3° Il conviendrait que ces travaux fussent soumis au contrôle effectif et régulier d'une commission internationale pour prévenir les abus à craindre dans l'avenir sinon dans le présent.

A. ALBERT-PETIT.



*Athènes, le Parthénon, frise des Panathénées,  
plaque des Ergastines (Paris, musée du Louvre — DR).*





Plan du Parthénon.  
(1. statue d'Athéna - 2. salle du trésor).

## JEAN AICARD... AUX JEUX OLYMPIQUES !

Dominique AMANN

### Le congrès de 1894

Paris accueillit, du 16 au 23 juin 1894, un *Congrès international athlétique* chargé 1° d'étudier les rapports possibles entre un sport amateur et un sport professionnel, 2° de décider la création de jeux olympiques modernes, dans l'esprit de ceux de la Grèce antique.

### *Un projet de Pierre de Coubertin*

Issu d'une famille aristocratique, mais proche de la droite républicaine, le jeune Pierre de Coubertin<sup>1</sup> se détourna de la carrière des armes et de la politique pour s'intéresser à l'éducation. À l'occasion de plusieurs voyages effectués en Angleterre de 1883 à 1887 pour étudier le système éducatif mis en œuvre dans les *high schools*, il découvrit le rôle physique, moral et social du sport : il milita alors en faveur de son introduction à l'école pour galvaniser les énergies d'une jeunesse livrée aux seuls exercices intellectuels, donner aux élèves des plaisirs sains développant harmonieusement le corps, les préparer à

<sup>1</sup> Pierre de Frédy, baron de Coubertin, né le 1<sup>er</sup> janvier 1863 à Paris, mort le 2 septembre 1937 à Genève.

affronter les combats de la vie et former leur caractère, sur le modèle du *fair play* britannique, en leur inculquant le sens de l'honneur, le culte du courage et le respect de l'adversaire.

Séduit par le pacifisme alors en vogue dans les milieux libéraux européens, Coubertin croyait que la paix universelle entre les Nations pourrait procéder de l'éducation sportive des élites. Le 25 novembre 1892, dans un discours aux membres de l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques dont il était le secrétaire général, il formula pour la première fois le projet du rétablissement de jeux olympiques modernes.

Patronné par un comité prestigieux de membres honoraires<sup>2</sup>, le Congrès athlétique de Paris parvint à réunir de nombreuses sociétés sportives.

À une époque où les transports internationaux étaient encore peu développés, la plupart des délégués représentaient des associations françaises, dont certaines fort modestes : l'Association vélocipédique internationale, l'Association des instituteurs pour l'éducation physique de la jeunesse, l'Union vélocipédique de France, l'Union des yachts français, la Société hippique fran-

---

<sup>2</sup> Le roi des Belges, le prince de Galles, le prince royal de Suède et de Norvège, le prince royal des Hellènes, le grand-duc Wladimir de Russie ; le duc d'Aumale, lord Aberdare, Georges de Saint-Clair ; les ambassadeurs d'Autriche-Hongrie et d'Angleterre ; Ernest Lavisse et Jules Simon, de l'Académie française ; Frédéric Passy et Janssen, de l'Institut ; les ministres de l'Instruction publique d'Autriche et de Hongrie, et le D<sup>r</sup> Harris commissaire de l'éducation des États-Unis ; les députés Eugène Spuller et Joseph Reinach (France), le comte Fisogni et R. Bonghi (Italie), R. Feldhaus (Allemagne), Frédéric Bajer (Danemark), Balfour (Grande-Bretagne), H. Lafontaine (Belgique), Alexandre Hegedius (Hongrie) ; de Méléniowski, député de la noblesse de Kiew ; le président du conseil municipal de Paris, Hodgson Peatt président de l'Alliance universitaire internationale, le général De Boutowshi attaché à la direction des écoles militaires russes, Élie Ducommun président du Bureau international de la Paix ; Marion professeur à la faculté des lettres, le D<sup>r</sup> Gilman président de l'université Johns Hopkins (Baltimore), C. Waldstein directeur de l'École américaine

çaise, l'Union nationale des sociétés de tir, l'Union des sociétés de gymnastique de France, le Club alpin français, l'Académie d'armes, la Société d'encouragement au sport nautique, l'Association vélocipédique d'amateurs, la Société d'encouragement de l'escrime, l'Union chrétienne de jeunes gens, l'Association des sociétés de gymnastique de la Seine, le Racing-Club de France, la Société de sport de l'île de Puteaux, le Polo-Club de Paris, le Stade français, l'Union athlétique du 1<sup>er</sup> arrondissement, Amiens-cycle, la Jeune Épée, le Stade bordelais, et l'Union sportive des étudiants de Caen.

Mais d'importantes associations européennes envoyèrent également quelques représentants : la Société panhellénique de gymnastique d'Athènes, l'*Amateur athletic Association* de Londres et la *Victorian amateur athletic Association* de Melbourne, la *National cyclist's Union*, l'*Irish amateur athletic Association* de Dublin, la *Decimal L. T. et B. Society*, la *Wenlock olympian Society*, le *Polytechnic-Club de Londres*, la *Federazione gimnastica italiana*, la Ligue vélocipédique belge, l'*Athletic and running Club* de Bruxelles, la Fédération belge des sociétés de courses à pied, et l'université d'Oviedo en Espagne.

---

d'Athènes, Franz Kémény directeur de l'École royale d'Eger, le D<sup>r</sup> Jiri Guth professeur au lycée de Klatovy (Bohême), G. Strehly professeur au lycée Montaigne, le D<sup>r</sup> Zublaur recteur du Collège national de l'Uruguay. Ainsi que les présidents de grandes associations sportives : le vicomte Léon de Janzé, président de l'Union des sports athlétiques ; sir John Astley, président du *Sport-Club* de Londres ; le capitaine Balck, président de l'Union gymnastique de Stockholm ; l'amiral-baron Lagé, président de l'Union des yachts français ; Jean Phokianos, président de la Société panhellénique de gymnastique ; le comte de Juigné, président de la Société hippique française ; le baron de Suttner ; Capuccio, secrétaire du *Rowing-Club* italien ; Parmentier, président de l'Union des sociétés de gymnastique de France ; le D<sup>r</sup> W. P. Brookes ; G. A. Adey, président du *New-York athletic-Club* ; L. Cuff, secrétaire de la *New-Zealand amateur athletic Association* (d'après le *Bulletin du Comité international des Jeux olympiques*, 1<sup>re</sup> année, n<sup>o</sup> 1, juillet 1894, page 2).

La *Svenska gymnastik-forbundet* de Stockholm, la Société de gymnastique de Saint-Petersbourg et le *New-York athletic Club*, quoique plus éloignés, participèrent aussi aux débats.

Enfin, n'ayant pu dépêcher des mandataires, la *Nederlansche voetbal en atletiek Bond*, la *Sociedad ginnastica espanola* (Madrid), la Ligue pédestre belge (Bruxelles), la *National skating Association of Great Britain* (Cambridge), la *Scottish amateur athletic Association* (Edimbourg), la *Ceska obec sokolskav Praze* (Prague), la *New Zealand amateur athletic Association* (Christchurch), l'université de Californie (Oakland), la *Victorian rowing Association* (Melbourne), le *Rowing Club italiano* (Turin) et le *London rowing Club* firent parvenir leur adhésion par écrit.

Réunissant ainsi des personnalités de divers horizons, le Congrès athlétique de Paris fut un événement d'une grande importance et les médias de l'époque s'en firent largement l'écho<sup>3</sup>.

### La séance inaugurale

La manifestation s'ouvrit le samedi 16 juin, à 16 heures, devant environ deux mille spectateurs<sup>4</sup>, par une séance inaugurale

<sup>3</sup> Le congrès fut annoncé par le *Journal des débats politiques et littéraires*, mardi 8 mai 1894, édition du soir, page 3, colonne 2 ; et *La Presse*, n° 716, lundi 14 mai 1894, page 3, colonne 5. — Pour ne citer que la presse nationale, j'ai trouvé des comptes rendus des activités du Congrès dans *Le Figaro*, *Le Temps*, *La Croix*, *Le Siècle*, *La Presse*, le *Journal des débats politiques et littéraires*, *Le Gaulois*, *Le Petit Parisien*, *Le Petit Journal*, *L'Univers* et *Les Annales politiques et littéraires*. — À Toulon l'événement fut presque ignoré : *Le Petit Var* (15<sup>e</sup> année, n° 4991, lundi 25 juin 1894, page 1, colonne 1, « Lettre parisienne ») se contenta de quatre petits paragraphes annonçant l'institution « de grands concours internationaux de gymnastique qui auront lieu alternativement dans les capitales d'Europe. » !

<sup>4</sup> C'est le chiffre donné par le *Bulletin du Comité international des Jeux olympiques*, 1<sup>re</sup> année, n° 1, juillet 1894, page 2, colonne 2 : « environ deux

solennelle tenue dans le grand amphithéâtre de la nouvelle Sorbonne<sup>5</sup>. Un aréopage de personnalités prit place sur la grande estrade : les représentants du ministère de l'Instruction publique – école et université, – les commissaires et les principaux délégués français et étrangers. Et un public nombreux se pressa sur les bancs, alléché par un programme très exceptionnel : « Les organisateurs français du congrès ont voulu que la séance d'ouverture, qui a lieu samedi, présentât un intérêt accessible aux personnes les moins sportives. On y entendra donc, outre le discours du président, une causerie de M. Jean Aicard et l'hymne à Apollon, dont ce sera la première exécution avec chœurs (dirigée par M. Gabriel Fauré), accompagné d'un commentaire par M. Théodore Reinach<sup>6</sup>. »

Le baron de Courcel<sup>7</sup> avait été choisi comme président : grand diplomate, très habile dans les missions délicates qui lui furent confiées, il refusa à deux reprises le portefeuille des Affaires étrangères ; personnage important de la III<sup>e</sup> République,

mille spectateurs se pressaient dans cette admirable enceinte que Puvis de Chavannes a décorée d'une fresque immortelle ». Chiffre probablement surestimé car, long de vingt-sept mètres et large de vingt-huit, cet espace n'offre officiellement que mille deux cent trente-huit places assises !

<sup>5</sup> La vieille Sorbonne fit l'objet de grands travaux de reconstruction de 1885 à 1901 sous la direction de l'architecte Henri-Paul Nénot. Coubertin prononça son discours du 25 novembre 1892 dans le vieil amphithéâtre : « Le grand amphithéâtre de l'ancienne Sorbonne : vaste rectangle teinté, si j'ai bonne mémoire, de lilas sale et orné de deux niches carrées d'où saillaient les nez augustes de deux prélats qui devaient être Bossuet et Fénelon. » (Coubertin, *Mémoires olympiques*, Lausanne, 1931, chapitre 1). Le congrès de 1894 eut lieu, quant à lui, dans le grand amphithéâtre de la nouvelle Sorbonne, inauguré le 5 août 1889, décoré de la magnifique fresque murale de Pierre Puvis de Chavannes, *Le Bois sacré*.

<sup>6</sup> *Journal des débats politiques et littéraires*, samedi matin 16 juin 1894, page 2, colonne 4.

<sup>7</sup> Alphonse Chodron de Courcel (né à Paris le 30 juillet 1835 – décédé le 17 juin 1919), docteur en droit. Ambassadeur de France à Berlin (1881-1886) puis à Londres (1894-1898), sénateur de Seine-et-Oise (1892-1919). Membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

habitué des relations internationales où il a toujours laissé le souvenir de ses éminentes qualités morales, il était tout désigné pour magnifier ce grand rassemblement du sport mondial. Quant à Pierre de Coubertin, en sa qualité de commissaire général du congrès, il en fut à la fois l'instigateur, le théoricien, l'organisateur et la cheville ouvrière.

Conformément au programme établi, la séance inaugurale offrit aux spectateurs trois événements.

Tout d'abord le discours solennel du baron de Courcel. Dans cet exercice plutôt protocolaire, l'orateur accueillit les participants et remercia tous ceux qui avaient concouru à l'organisation de la manifestation. Il évoqua ensuite la renaissance récente des sports athlétiques et leur développement rapide, et rappela – en quelques mots très inspirés, et probablement écrits par Coubertin – les bienfaits que l'on pouvait attendre des exercices physiques. Et il termina en traitant du rôle social et international que pourrait jouer le sport : en rassemblant des individus et des nations dans des luttes amicales ouvrant les esprits à la stricte observance des règlements et au sentiment du respect mutuel, il apportera ainsi le premier fondement au maintien de la paix entre les peuples.

Jean Aicard, alors nouveau président de la Société des gens de lettres, prit ensuite la parole pour une véritable conférence philosophico-poétique, émaillée de références à l'Antiquité : « Après lui, c'est M. Jean Aicard, qui célèbre l'athlétisme en des termes inoubliables ; il a pris pour sujet : la Force et le Droit, et ce qu'il en dit est chaleureusement acclamé par les auditeurs, qui font à l'illustre poète une véritable ovation <sup>8</sup>. »

---

<sup>8</sup> *Bulletin du Comité international des Jeux olympiques*, 1<sup>re</sup> année, n° 1, juillet 1894, page 2, colonne 3.

La séance s'acheva sur une note artistique, offerte par la cantatrice Jeanne Remacle et un ensemble de douze choristes de l'Opéra placés sous la direction du célèbre musicien Gabriel Fauré : « Pendant que les choristes font leur entrée et prennent place dans l'espace qui leur a été réservé sur l'estrade, M. Théodore Reinach fait, en quelques mots, l'historique de l'*Hymne à Apollon* ; découvert à Delphes en 1893, déchiffré et transcrit par ses soins, c'est le seul morceau de musique antique qui soit parvenu, presque intact, jusqu'à nous. Un silence solennel règne dans l'amphithéâtre au moment où M<sup>me</sup> Jeanne Remacle s'avance et entonne la divine mélodie ; c'est avec une sorte de recueillement que l'auditoire écoute cette modulation à la fois gracieuse et mélancolique, étrangement rythmée et nuancée que les chœurs reprennent, soutenus par des harpes. L'effet est saisissant et digne de la circonstance et du cadre grandiose. Ainsi se termine cette fête d'ouverture qui a eu lieu, comme l'a remarqué depuis un aimable chroniqueur, avec une pompe sereine qui semblait réservée aux seules fêtes de l'Esprit <sup>9</sup>. »

Il convient de préciser que, si la transcription de la mélodie grecque par Théodore Reinach n'a guère été revue aujourd'hui, l'auteur ayant alors une excellente connaissance des traités musicaux de l'Antiquité, par contre l'interprétation donnée en 1894 ne releva pas du même souci musicologique : en effet, dans une première exécution privée, lors d'une soirée parisienne en faveur des sinistrés des tremblements de terre survenus en Grèce, l'hymne fut chanté avec accompagnement d'harmonium ; et, sur la scène de la Sorbonne, le 16 juin 1894, la mélodie fut soutenue par un arrangement de harpes et de flûtes – toutes modernes – écrit par Gabriel Fauré !

---

<sup>9</sup> *Bulletin du Comité international des Jeux olympiques*, 1<sup>re</sup> année, n° 1, juillet 1894, page 2, colonne 3.

La presse fut unanime pour célébrer cette fête du sport et son importante décision de rétablir les jeux olympiques. Je n'ai trouvé qu'une seule note discordante, dans la relation donnée par Adolphe Brisson sous son pseudonyme « Sergines » :

« L'Université devient "fin de siècle".

« Samedi, dans la vénérable enceinte de la Sorbonne, des gens sont venus qu'on eût jadis proprement flanqués à la porte. Un congrès d'athlètes, de lutteurs, de boxeurs, de gymnasiarques et de "foot-balleurs" a tenu ses premières assises. De quatre à six heures, on a vu passer au palais de la rue des Écoles de quoi alimenter toutes les fêtes foraines de Paris. C'était l'inauguration solennelle des nouveaux jeux Olympiques.

« Rien n'a manqué (écrit Ch. Formentin qui assistait à cette solennité), — rien qu'un tréteau pour faire des exercices. Un sénateur présidait, M. le baron de Courcel, pour qui, depuis longtemps, le trapèze est un meuble inutile. Près de lui, on voyait, à côté de personnages très râblés, de vieux messieurs qui ne soulèvent plus en fait d'haltères, que des pantoufles fourrées et des calottes de velours<sup>10</sup>. »

### **Le choix de Jean Aicard**

En ce début d'année 1894, le baron Pierre de Coubertin et l'écrivain Jean Aicard ne s'étaient encore jamais rencontrés. Ils entrèrent en relation, pour l'affaire des jeux olympiques, par l'intermédiaire de la célèbre Juliette Adam dont le salon littéraire du boulevard Malesherbes était un des cercles républicains les plus en vue de la Capitale :

<sup>10</sup> *Les Annales politiques et littéraires*, n° 574, dimanche 24 juin 1894, page 389, colonnes 2-3. L'article se poursuit ainsi sur toute une colonne...

« 14 avril 94

« Mon cher Aicard

« Voici la lettre de Pierre de Coubertin qui vous prouvera l'importance de la séance dans laquelle nous vous demandons de parler. Votre amie Juliette Adam<sup>11</sup>. »

« *Nous* vous demandons » : l'idée me paraît venir plutôt de Juliette Adam. Ayant élu Pierre Loti et Jean Aicard ses filleuls préférés, elle ne manquait pas une occasion de soutenir ses protégés, notamment en les faisant profiter de son immense réseau de relations. Jean Aicard arrivant très tardivement dans l'organisation du congrès<sup>12</sup>, il y a tout lieu de penser que c'est sa marraine qui suggéra à Coubertin de l'inviter à dissenter. Quant à la « lettre » évoquée dans cette missive, il ne peut s'agir que du prospectus du Congrès international de Paris, daté du 15 janvier 1894, rédigé et signé par Pierre de Coubertin, dans une marge duquel Juliette Adam ajouta ces quelques lignes manuscrites :

« Mon cher filleul

« D'abord compliments heureux pour la présidence des gens de lettres, hourrah pour Aicard ; horreur pour Zola.

« Mes amis du congrès international comptent sur Jean Aicard, sur sa chaleureuse parole pour les aider à réaliser cette œuvre.

« Une marraine dévouée

« Juliette Adam<sup>13</sup>. »

<sup>11</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, enveloppe « Juliette Adam », lettre du samedi 14 avril 1894. Petit mot écrit sur une carte à l'en-tête de « La Nouvelle Revue, 18 boulevard Montmartre, Paris », périodique littéraire qu'elle créa en 1879 et anima durant vingt ans.

<sup>12</sup> « Le Congrès a été convoqué par une décision du Conseil de l'*Union des Sociétés françaises de Sports athlétiques* au printemps de 1893 » (*Bulletin du Comité international des Jeux olympiques*, 1<sup>re</sup> année, n° 1, juillet 1894, page 1, colonne 3, « Le congrès de Paris »).

<sup>13</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance,

Jean Aicard fit aussitôt passer un billet d'acceptation à Pierre de Coubertin puisque celui-ci lui répondit dès le mardi 17 avril :

« 20 Rue Oudinot

« Paris. Avril. 17. 1894

« Monsieur,

« Madame Adam me transmet votre mot et m'invite à vous demander un rendez-vous. Je le fais de suite avec un double empressement. Il y a longtemps que je désire faire votre connaissance mais je n'espérais pas une si bonne occasion !...

« Votre consentement est un [*un mot illisible*] gage de succès donné à nos projets.

« Je suis entièrement à votre disposition, sauf jeudi matin.

« Croyez, Monsieur, à mes sentiments les plus reconnaissants, et les plus distingués.

« B<sup>n</sup> Pierre de Coubertin<sup>14</sup>. »

42

Le destinataire ayant écrit au crayon sur la lettre « répondu venir mardi », leur entrevue eut lieu le 24 avril : c'est donc quelques semaines seulement avant la séance inaugurale que notre écrivain se mit au travail...

Jean Aicard avait été élu président de la Société des gens de lettres le lundi 9 avril. Il venait d'achever son roman *Fleur d'Abîme*, d'abord publié en feuilletons par le *Journal des débats politiques et littéraires* à partir du 23 février 1894 (édition du matin) et jusqu'au 21 mai, puis sorti en librairie, fin mai, grâce

---

enveloppe « Juliette Adam ». Juliette Adam a souligné plusieurs mots ou phrases du texte imprimé au verso de ce prospectus afin d'attirer l'attention de son filleul sur les intentions précises des organisateurs et de lui suggérer les grands axes de son discours.

<sup>14</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, enveloppe « Pierre de Coubertin ». Lettre écrite sur une feuille marquée, à la pince à gaufret, « CERCLE DE L'UNION ARTISTIQUE ».

aux soins de l'éditeur Flammarion. En ce mois d'avril, Jean Aicard menait une action généreuse en faveur des pêcheurs d'Islande, sur le sort desquels il attira l'attention de l'Académie des sciences. Il se trouvait également en pleine campagne académique, ayant postulé à la succession de Maxime Du Camp décédé le 8 février précédent et dont le fauteuil vacant devait être pourvu lors de l'élection du jeudi 31 mai. Il prononça encore un grand discours à l'assemblée générale de la Société de secours aux familles de marins français naufragés le 23 avril et, le dimanche 6 mai, participa à une matinée de bienfaisance au profit de l'Orphelinat des chemins de fer. Enfin, début juin, il intervint dans une soirée de gala au profit des victimes des tremblements de terre en Grèce, où il lut une poésie qu'il avait composée spécialement à cette intention.

Dans son édition du soir du mardi 8 mai, le *Journal des débats politiques et littéraires* publia l'avant-programme du Congrès athlétique international et annonça la participation du poète : c'est donc au milieu de toutes les occupations du moment que Jean Aicard écrivit le discours qu'il prononça dans la séance solennelle d'ouverture de cette manifestation internationale. Et, compte tenu de sa charge de travail, il dut l'achever *in extremis* car le titre *La Force et le Droit* apparaît pour la première fois dans la presse le 12 juin<sup>15</sup> !

43

## Jean Aicard, de la Grèce antique à la célébration du Progrès

### *Jean Aicard et le sport*

En cette année 1894, Jean Aicard n'était nullement une personnalité du monde sportif et n'avait aucun exploit particulier à son actif... Mais il portait le plus grand intérêt aux évolutions

---

<sup>15</sup> *La Presse*, n° 745 du mardi 12 juin 1894, page 4, colonnes 5-6.

de la société et n'hésitait pas à les accompagner de sa verve poétique.

En 1866 – il n'était âgé que de seize ans, – il dévora le roman de Victor Hugo *Les Travailleurs de la mer*<sup>16</sup> et en fut si vivement impressionné qu'il proposa un article enthousiaste au journal de la localité, *Le Toulonnais*<sup>17</sup>. Le Proscrit de l'Empire fascinait, certes, la jeune génération, mais aussi l'humanité s'ouvrait à l'exploration des océans et, dans le domaine de la pénétration sous-marine, la plongée humaine faisait de grands progrès grâce au perfectionnement des scaphandres autonomes. Le jeune Jean célébra les prouesses de ces nouveaux héros... avec d'autant plus de mérite que ceux-ci n'étaient pas des personnages familiers du Parnasse !

### *Les scaphandres*

À ALBERT MÉRAT

Les scaphandres vêtus de cuir, masqués de verre,  
Les pieds chaussés de plomb, vaguent au fond des eaux,  
Et, par un tube fort, gonflé comme une artère,  
Respirent l'air du ciel où volent les oiseaux !

Les plongeurs ne sont plus pâles. Ils vont, tranquilles,  
Sous les flots verts & noirs du sinistre océan ;  
Ils se laissent descendre au fond des eaux dociles  
Et marchent d'un pas sûr dans le gouffre géant.

---

<sup>16</sup> HUGO (Victor), *Les Travailleurs de la mer*, 1/ Paris, librairie internationale A. Lacroix, Verboeckhoven et C<sup>ie</sup> éditeurs, 1866, in-8°, trois volumes, 328-328-280 pages.

<sup>17</sup> Bien que sa publication ne se caractérisât pas par des prétentions littéraires bien affirmées, le rédacteur en chef accueillit l'essai du lycéen et le publia : *Le Toulonnais*, 32<sup>e</sup> année, n° 4784, jeudi 5 avril 1866, page 3, colonnes 2 et 3.

Dans le gouffre géant, ils marchent ; sur leurs têtes  
Un plafond transparent, lourd & glauque, se meut.  
Lutteurs hardis, voués à de lentes conquêtes,  
L'abîme les voudrait écraser & ne peut.

Ils se sentent plus grands que la mer n'est immense ;  
À travers les varechs, sur des monts de corail,  
Ils vont, & chaque jour leur peuple recommence  
Les mouvements de quelque incroyable travail.

Ô chercheurs d'inconnu, plongeurs, je vous envie !  
Nous avons la surface, & vous avez le fond !  
Exilés du banal, aux sources de la vie  
Vous allez voir comment les univers se font !

Les flots jadis étaient les palais des sirènes ;  
Il ne reste aujourd'hui que les claires chansons  
Et les voiles frangés de ces antiques reines ;  
Lorsque le rêve vient à nous, nous le chassons.

Eh bien ! vous avez mieux que des palais superbes  
Faits de cristal, taillés en angles réguliers ;  
Vous avez des vallons tout pleins d'étranges herbes  
Gigantesques, avec des peuples singuliers !

Des enchevêtrements bizarres de lianes  
Vous apparaissent là touffus & se mouvant,  
Et vous tressaillez d'aise, explorateurs d'arcanes,  
D'être dans un tombeau que vous sentez vivant !

Courageux timoniers de flottes disparues,  
Ce que nul d'entre nous ne voit, vous le voyez !

Et, graves, vous allez comme on va dans les rues,  
Au travers de pontons montés par des noyés !

Ouvriers à jamais penchés sur des prodiges,  
Rapportez-nous le mot de l'énigme des dieux,  
Car, vainqueurs patients d'insondables vertiges,  
Vous domptez l'océan, plus morne que les cieus !

Toulon, 1868<sup>18</sup>.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du suivant, Jean Aicard  
apporta le même élan poétique pour célébrer l'autre héros du  
temps, l'aviateur, conquérant des espaces aériens :

### *L'homme a des ailes*

#### I

Désormais, l'homme monte au zénith sans vertige.

Homme, quel avenir annonce ton prodige ?  
Vient-il des mauvais dieux ou des heureux démons ?  
Blériot franchissant la mer, Chavez les monts,  
N'ont-ils pas tous les deux, sous leurs ailes altières,  
Rabaissé pour toujours les plus sûres frontières ?  
N'ont-ils pas étonné, de leur vol triomphal,  
Le jeune Bonaparte et l'antique Annibal,  
Dont les spectres, du haut de l'Alpe ou des falaises,  
Ont salué debout leurs victoires françaises ?  
Les peuples, tressaillant d'un grand désir joyeux,

<sup>18</sup> AICARD (Jean), « Les Scaphandres », *Les Rébellions et les Apaisements*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1871, « Rébellions », XXVII, pages 73-75. — On pourrait également citer « Le Plongeur », *Les Jeunes Croyances*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1867, III, III, page 69.

N'ont-ils pas, en plein ciel, cherché de tous leurs yeux  
L'homme renouvelé, roi des airs qu'il explore,  
Comme on attend, tourné vers l'Orient, l'aurore ?  
Aurons-nous Ariel ou Caliban pour roi ?  
Verrons-nous abolir la douane et l'octroi,  
Portes basses aux murs des peuples et des villes ?  
Laisserons-nous, enfin, la haine aux âmes viles ?  
Le glaive est-il un dieu que vous n'adorez plus,  
Pasteurs de peuples, rois divins ou chefs élus ?  
Du plein ciel, la tuerie apparaît-elle immonde ?  
Jésus a-t-il ou non promis la paix au monde ?  
Et, par les conquérants de l'air, tous nos combats  
Sont ils jugés ou non comme « choses d'en bas » ?  
Quand Rückert, vers les cieus, jette son cri : « Des  
[ ailes ! »

C'est qu'il veut s'élever aux beautés éternelles ;  
Et ce cri, que poussa chaque siècle à son tour,  
N'est jamais qu'un appel du génie à l'amour.

#### II

L'homme, là-haut, sur sa machine aux ailes vastes,  
Entend voler vers lui les cœurs enthousiastes ;  
Dans l'espace perfide, il trouve un sûr chemin ;  
L'aile monte ou s'abaisse, à l'ordre de sa main ;  
Derrière lui, comme un astre, tourne l'hélice ;  
Le moteur en feu ronfle, et la machine glisse,  
Comme sur l'océan cinglent les bricks légers.  
Le vent, jaloux, varie à plaisir les dangers ;  
Mais l'homme le défie, et lutte, et le dépasse !  
C'est d'en bas qu'à le voir dans l'effrayant espace,  
Cet Icare, dont l'aile est de cire au soleil,  
On craint qu'un fil rompu ne trouble l'appareil  
Ou qu'un vil grain de sable en détruise un organe...



Mais non !... L'homme est vainqueur des airs ! Il règne,  
[ il plane !

Or, pendant qu'il s'élève et triomphe en plein vol,  
En bas, sournoisement tapi contre le sol,  
Un lourd canon dresse une oblique gueule noire  
Vers le vaisseau de paix qui cingle dans la gloire...  
La haine ainsi répond aux espoirs de l'amour !...  
Oui, l'aile humaine encor n'avait plané qu'un jour,  
Apportant on ne sait quelle étrange espérance  
Qu'on ne pouvait nommer, mais qui venait de France,  
Et la guerre déjà, haineuse sans remords,  
Avait braqué sur l'homme-oiseau l'engin de mort !

Tu ne monteras donc, homme ailé, vers les astres,  
Que pour livrer la terre à de plus noirs désastres !  
Tu monteras, armé de foudres et d'éclairs,  
Qui tomberont sur les cités, du haut des airs,  
Plus funestes cent fois que les carreaux célestes ;  
Tu feras de là-haut pleuvoir le sang, les pestes,  
Du feu dans les deux poings et chevauchant du feu,  
Ayant détrôné Dieu pour être un mauvais dieu !

### III

Qui sait ? Un monstrueux excès d'horreur sanglante  
Peut, dans tous, éveiller soudain la pitié lente.  
Quand, d'un esquif volant, les torpilles pleuvront,  
La pitié peut crier sous le suprême affront !  
L'explosif, éclatant en bombes enflammées,  
Écrasant l'héroïsme impuissant des armées,  
Peut atteindre la haine et la guerre en plein cœur,  
Et le guerrier volant faire l'amour vainqueur !...

### IV

Le cœur du monde, à l'heure où la terre s'éveille,  
Apprend que dans les airs s'avance une merveille  
Pressentie, invisible encor...  
Est-ce un vaisseau qu'emporte un vol chantant de cygnes,  
Ou Phoibos maîtrisant ses blancs coursiers insignes,  
Cabrés dans des cumulus d'or ?

Dans l'empire où, longtemps, régna l'aigle rapace,  
Est-ce Hamdat el Ramad, la Délos de l'espace,  
Que l'Arabe, au déclin des jours,  
Peut voir sur l'horizon flotter parfois, grande île,  
Aux rocs de nacre et d'or, portant toute une ville :  
Minarets, remparts, dômes, tours ?

Non ; ce qui, là-haut, passe et règne, flotte et vole,  
Édifice léger construit par la parole  
Et la lyre des Amphions,  
C'est, très haut, se nimbant d'une splendeur astrale,  
On ne sait quelle jeune et blanche cathédrale,  
Dernier temple des nations.

Pure comme un névé virginal, la merveille,  
À celle de Strasbourg ou de Chartres est pareille,  
Mais elle a les candeurs du lis ;  
Cité du ciel, c'est la Jérusalem nouvelle ;  
Un génie invisible enlève sur son aile  
Ce temple, où monteront nos fils.

Les marches du parvis sont des lacs de lumière ;  
La flèche est comme un jet de l'aurore première,  
Espoir des cœurs chaque matin ;

Et voûtes, arcs-boutants, colonnes et pilastres,  
L'étrange église ayant pour rosaces des astres,  
    Accourt d'un glorieux lointain !

Elle accourt ! Et, devant la splendeur d'un tel rêve,  
L'homme, en bas, sent son cœur ébloui qui s'élève  
    Où ne monte pas la raison ;  
Et des vols d'anges, purs et blancs, à long bruit d'aile,  
Viennent, tels des ramiers, se reposer sur elle  
    De tous les points de l'horizon.

Oh ! quand on bâtissait le Colisée, à Rome,  
Qu'ils étaient écrasants, aux épaules de l'homme,  
    Les moellons, les quartiers de roc !  
L'édifice est massif lorsque la force règne...  
Jésus paraît, il parle, — et l'Évangile enseigne  
    L'art divin d'ajourer le bloc.

La pitié prend essor sur l'aile des prières,  
Et l'Art, mêlant l'amour chrétien au cœur des pierres,  
    Leur donne la légèreté ;  
Le manœuvre allégé rit au Dieu de la crèche ;  
Le bloc s'élançe en fleurs de songe, puis en flèche,  
    Au bleu de l'air illimité !

Dès qu'elle a pu monter dans l'azur sans frontière,  
La matière n'est plus seulement la matière :  
    L'art la pénètre, elle est esprit ;  
Et l'esprit, qui créa la flèche forte et frêle,  
Avec l'homme envolé touche, du bout de l'aile,  
    Le cœur humain, qui s'attendrit.

L'homme envolé, d'en haut, voit la terre tout autre ;  
Il aura la tristesse et le cœur d'un apôtre,  
    À compter d'en haut nos douleurs ;  
Et les hommes nouveaux, sur leurs ailes de toile,  
Demain soulèveront jusqu'à la belle étoile  
    L'Église des siècles meilleurs.

Elle vient, elle accourt, blanche dans les nuées,  
Loin des combats pleins de fumée et de huées,  
    Éclatante au-dessus de nous...  
Tous les bons cœurs de la patrie universelle,  
Battant de l'aile, avec des cris, montent vers elle,  
Et les fils de nos fils l'invoquent à genoux<sup>19</sup> !

Par ailleurs, notre écrivain se trouvait lié – on ne sait ni comment ni par l'entremise de qui – avec une société de gymnastique de Lyon, *La Française*. Faisant route de Paris à Toulon, au début du mois d'octobre 1893, pour y représenter les Gens de lettres aux fêtes données en l'honneur des marins russes conduits par l'amiral Avelan, il s'arrêta quelques jours à Lyon, invité à la fête annuelle de cette société<sup>20</sup>. Et, le 24 janvier suivant, il lui adressa un long poème faisant l'éloge des exercices physiques, qu'il reprendra partiellement dans son discours à la Sorbonne.

### *Jean Aicard et la Grèce*

Jean Aicard, né en 1848, a effectué sa scolarité secondaire sous le Second Empire, à une époque où les humanités clas-

<sup>19</sup> *Les Annales politiques et littéraires*, n° 1497, dimanche 3 mars 1912, page 194, colonnes 1-3.

<sup>20</sup> *L'Avenir d'Aix-les-Bains*, 11<sup>e</sup> année, n° 63, dimanche 15 octobre 1893, page 2, colonne 2.

siques étaient encore en grand honneur, et où les langues de l'Antiquité n'étaient pas tout à fait mortes. Au lycée impérial de Nîmes, de la sixième à la rhétorique, il eut d'excellents maîtres, dont deux sont bien connus : Eugène Beaufrère, son professeur principal de quatrième, qui, non content de traduire en latin des fables de La Fontaine – ce qui était à cette époque un exercice habituel, – se risqua à mettre en vers latins des poèmes d'Alfred de Musset, de Victor Hugo, et même de Jean Reboul, le poète-ouvrier de Nîmes ; et Pierre-Émile Gaspard, professeur principal de rhétorique, normalien et agrégé, membre de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, et dont une rue de Nevers, sa ville natale, porte le nom.

Le jeune Jean se passionna pour les langues et les civilisations de l'Antiquité et quelques bulletins de notes ou palmarès incidemment conservés indiquent qu'il fut très bon élève en ces matières. En témoigne, notamment, ce magnifique poème écrit en juillet 1865 :

### *La chute d'Athènes.*

i.

« — Chantons le vin de Rhodes et l'éclat de ses roses,  
« Et que les vins soient vieux ; les fleurs fraîches écloses ;  
« Qu'en nous versant Bacchus nos nombreux échansons  
« Nous versent la gâité, l'amour et les chansons !  
« Appelez une femme, esclave, et qu'elle danse.  
« Que son pied léger tombe et retombe en cadence ;  
« Fatigués, mais joyeux, livrant Mars à l'amour  
« Prolongeons ce festin jusqu'au milieu du jour. »

La naissante clarté d'un chaud soleil de Grèce  
Réjouissait encor toute cette allégresse,

Et sous les hauts plafonds d'un palais athénien  
S'élevait, en vibrant, un rire olympien.

Qu'ont fait tous ces heureux pour mériter leur joie ?  
Sont-ce des immortels, ou des vainqueurs de Troie ?  
Non. Ce sont les bourreaux d'Athènes : dès demain  
Athènes doit crouler sous leur puissante main.  
L'Athénien ne sera qu'un ilote servile  
Qui, sur l'emplacement de la superbe ville,  
D'un maître redouté conduira le troupeau,  
Car Athènes ne doit pas même être un tombeau.  
C'est pourquoi retentit le rire spartiate.

Or, tandis que la joie universelle éclate  
Lysander a crié : « Qu'on amène un chanteur  
« Et qu'Athènes vaincue admire son vainqueur.  
« Montrons-nous généreux ; invitons à nos fêtes  
« Ses musiciens fameux et ses fameux poètes ! »  
On rit ; on approuvait.

Le chanteur vint.

Cet homme,

Comme un gladiateur dans le cirque de Rome,  
Fier, et sachant souffrir avec grâce, chanta ;  
Alors, son cœur trop plein de larmes, éclata  
Dans les vers d'Euripide où d'Électre asservie  
Le doux poète plaint la malheureuse vie.  
Exalté, le chanteur emplissait les échos  
De sa voix palpitante et de ses longs sanglots.

Les convives surpris se taisaient dans les salles :  
On entendait leurs cris émus, par intervalles.

Électre se plaignait ; ses chants graves et beaux  
Disaient : « Voyez, amis, ma tunique en lambeaux !  
« Le deuil sombre a terni ma blonde chevelure ;  
« J'habitais un palais, j'habite une mesure ;  
« Je suis esclave, moi, fille d'Agamemnon !  
« Je ne suis plus Électre et j'en porte le nom ! »

Les convives, touchés de ce chant pur et triste  
Déploraient son malheur, et contemplaient l'artiste...  
C'est qu'ils étaient vaincus à leur tour, ces vainqueurs !  
Un cri de femme avait percé leurs rudes cœurs.  
La pitié triomphait de ces âmes hautaines,  
Et, pleurant sur Électre, ils pleuraient sur Athènes !

Le rhapsode se tut : — le silence applaudit.

Un des plus vieux guerriers soudain se lève, et dit :

ij.

« Pleurez, soldats, pleurez. Pleure, Lacédémone ;  
Généreuse cité, tes pleurs sont une aumône  
Offerte à l'ennemi courbé devant tes lois ;  
C'est un gage certain d'espoir que tu lui dois.  
S'il est beau de laisser les larmes à la femme,  
Et, forts par notre bras, d'être plus forts par l'âme,  
S'il est beau d'être brave et de savoir souffrir,  
Devons-nous éprouver un barbare plaisir  
À l'aspect des vaincus expirants sous nos armes ?...  
Oh ! citoyens, ayons cette vertu des larmes !  
Sans pitié pour nos maux, plaignons les maux d'autrui  
En dussions-nous pleurer toujours comme aujourd'hui.

Croyez-en un vieillard dont l'antique courage  
Ne connaît pour vainqueurs que la clémence et l'âge ;  
Fiez-vous à vos lois qui n'ont qu'un but : le bien,  
Et montrez-vous chacun digne concitoyen  
De Lycurge, ce sage auteur de notre gloire.  
Il est grand de gémir sur sa propre victoire !  
Athènes comme Électre est soumise aux malheurs ;  
Sparte n'est pas Égisthe et pleure de ses pleurs.  
Ne soyez point honteux (la honte en serait lâche,)  
Des larmes qu'un poète athénien vous arrache ;  
Un Tyrtée autrefois vous a fait tressaillir ;  
Euripide aujourd'hui peut vous faire gémir...  
Euripide ! ce nom sans doute vous rappelle  
Du sanglant Marathon la journée immortelle !  
Euripide y naquit quand Sophocle y chantait  
La Liberté donnée ; Eschyle y combattait !  
Si de vous émouvoir ces grands hommes sont dignes  
Quels droits n'a pas Athènes à vos honneurs insignes ?  
Tout Grec d'ailleurs lui doit un cœur reconnaissant :  
Pour la Grèce en péril elle a donné son sang !  
Que ferait maintenant la superbe Hellade  
Sans les soldats d'Athènes et leur chef Miltiade ?  
Le jour où le combat ne nous fut pas permis  
Seule elle osa braver cent dix mille ennemis !  
Elle vainquit : elle est notre libératrice,  
Et c'est nous qui voulons, ingrats, qu'elle périsse !  
Ah ! Sparte ne veut pas déshonorer son nom !  
En vain Sparte voudrait oublier Marathon !  
Thémistocle, Cimon, Aristide, Xantippe,  
Voilà des souvenirs, et rien ne les dissipe !...  
Salamine, Mycale, Eurymédon ! — Vainqueurs,  
Tant que ces noms sacrés vibreront dans vos cœurs

Vous ne pourrez pas être aveuglés par la haine  
 Assez pour vous souiller et renverser Athènes !  
 Que si vous persistez encor dans vos desseins,  
 Courez à Marathon, aux yeux des Platéens,  
 Détruire les tombeaux où doit vivre sa gloire !  
 Certes, vous le pouvez. Mais, peut-on de l'histoire  
 Effacer tout un peuple et tromper l'avenir ?  
 Parricides ! les dieux sont prêts à nous punir !  
 Ne le savons-nous plus ? Athènes est notre mère ;  
 C'est elle qui répand sur nous toute lumière ;  
 Nous lui devons la vie et la gloire à la fois.  
 Respectons ses savants, ses chefs-d'œuvre, ses lois ;  
 Songeons à Périclès ; à ce jour où nous vîmes  
 Vingt vieillards respectés, chargés d'ordres sublimes,  
 Pour que notre pays fût heureux désormais  
 Nous demander à tous l'universelle paix,  
 Et craignons d'étouffer sous l'horreur de la guerre  
 Les hommes qui pour nous rêvaient la paix naguère.  
 Athènes c'est la Grèce, et la Grèce, c'est nous !  
 Les héros athéniens sont vos frères, à vous,  
 Grecs, ces héros sont grecs, et flétrir leur couronne  
 Serait déshonorer aussi Lacédémone.  
 Eh ! quoi ! vous oseriez briser ces monuments !  
 Quoi ! barbares mortels, plus cruels que le Temps,  
 Vous ne laisseriez là qu'un sillon de charrue  
 Pour profaner encor la cité disparue !  
 Phidias ne vivrait dans aucun souvenir !  
 Le Poécile détruit lèserait l'avenir !  
 L'Odéon croulerait ! les longues Propylées  
 Ne feraient qu'un amas de pierres mutilées !  
 Minerve ne pourrait sauver son Parthénon !  
 Et sur tant de grands noms vivrait à peine un nom !

Jardins d'Académie, Cynosarge, Lycée  
 Illustres à jamais grâce à la pensée  
 S'évanouiraient ! — Nul ne pourrait retrouver  
 Les lieux où l'immortel Socrate vint rêver !  
 Et les siècles, songeant à la ville détruite,  
 S'écrieraient attristés : « Ô Sparte, sois maudite ! »  
 Non ! vous ne pouvez pas vouloir un tel malheur,  
 Et perdre en un seul jour ces fruits d'un long labeur :  
 Les chefs-d'œuvre d'Athènes et votre honneur ensemble !

Ô Lysander, et toi, toi devant qui tout tremble,  
 Toi qui descends d'Hercule et que les alliés  
 Vénèrent comme chef, — tu foules sous tes pieds  
 La majesté d'Athènes et son antique gloire !  
 C'est un triomphe ! — Mais la plus belle victoire  
 Est celle qui, plaignant un grand peuple déchu,  
 Donne au vainqueur la gloire et la laisse au vaincu !  
 Tu le sais. — Il est temps que le monde l'apprenne ;  
 Athènes est soumise, eh ! bien, sauvons Athènes !  
 À quoi bon, sans objet, faire l'œuvre du Mal ?  
 Faut-il aider le Temps dans son labeur fatal ?  
 D'invincibles soldats garderont cette ville ;  
 Ils vous épargneront un forfait inutile,  
 Et vainqueurs et vaincus seront contents du sort.  
 Ah ! si vous demeuriez dans vos projets de mort,  
 Sans doute un jour viendrait d'horreur et de vengeance  
 Où des dieux contre nous sévirait la puissance.  
 Sparte à son tour tombée implorerait en vain  
 Son vainqueur obstiné ; Sparte aurait le destin  
 D'Athènes sa rivale, et quand dans son supplice  
 Elle crierait : « Ô grâce ! » on répondrait : « Justice ! »  
 Car, citoyens, les dieux comme avec une voix

Par les événements vous parlent bien des fois ;  
Un poète athénien vous émeut ; ce présage  
Indifférent au fou fait réfléchir le sage,  
Et moi je viens vous dire : « Ô Grecs, dans cet instant  
Les dieux fixent sur vous leur regard éclatant :  
Ils ont su vous toucher par la voix d'un poète ;  
C'est un conseil : — Malheur au fou qui le rejette !  
Tous les héros d'Athènes aujourd'hui demi-dieux  
Sur la terre outragés ébranleraient les cieux ! »

ijj.

Le vieillard se rassit avec un geste auguste ;  
Un long enthousiasme applaudit l'homme juste  
Qui venait de parler au nom de la Vertu ;  
Les vainqueurs attendris criaient : « Gloire au Vaincu ! »

vj.

C'était le lendemain ; comme aux grands jours de fêtes  
Des guirlandes de fleurs ornaient toutes les têtes ;  
Le bonheur inondait les cœurs et les regards.

Louant la Liberté que recouvrait la Grèce  
Instruments et chansons animaient l'allégresse, ...  
Et l'Athénien voyait s'écrouler ses remparts ;

Les vaisseaux recouverts par les flammes et l'onde  
Disparaissaient ; — Alors surgit aux yeux du monde,  
Libre de ses Longs Murs, l'immortelle cité !

Et dépouillée enfin d'une enveloppe vile  
Tous purent contempler la splendeur de la ville  
Où Socrate vécut, où Sophocle a chanté !

Oh ! résurrection ! défaite triomphale !...  
Ces débris tout fumants, c'est la force brutale ;  
Ces monuments debout, c'est l'œuvre de l'esprit !

Et vous, peuples guerriers que tant de sang enivre,  
Tuez ainsi le Monde afin qu'il puisse vivre !...  
... Tout pur esprit renaît dès que le corps périt !

24 Juillet 65.

Lycée de Nîmes <sup>21</sup>.

Jean Aicard quitta donc, en 1865, le lycée de Nîmes avec d'excellentes connaissances en latin et grec, tellement imprégné de culture classique que toute son œuvre littéraire en portera la marque permanente <sup>22</sup>.

## Épilogue

Par son intérêt pour le sport et son amour de la Grèce, Jean Aicard était incontestablement le penseur qu'il fallait à la séance inaugurale du Congrès international athlétique : brillant orateur à la voix expressive et convaincante, chantre infatigable des conquêtes de la science et du Progrès, philosophe spiritualiste

---

<sup>21</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31, dossier « La chute d'Athènes ».

<sup>22</sup> Cf. *Jean Aicard en son jardin n° 2*, « Jean Aicard et la Grèce antique », Toulon, 2012, in-16, 92 pages. Actes du colloque tenu le samedi 2 juin 2012, à l'initiative de la ville de Toulon, direction des Affaires culturelles. Comité scientifique : M<sup>me</sup> Michèle Gorenc, maître de conférences à l'Université du Sud-Toulon-Var, et M. Dominique Amann, de l'Académie du Var. — Toutes les communications présentées au cours de cette manifestation ont montré combien l'œuvre littéraire de Jean Aicard était inspirée par la Grèce antique.

soucieux de fraternité humaine, il sut donner à l'idée olympique naissante ses racines intellectuelles.

Le congrès a, dans les jours suivants, tenu ses assises. La participation de Jean Aicard n'y est plus mentionnée, notre poète n'appartenant à aucune des sociétés ou fédérations participant à l'événement. Mais, à défaut d'avoir été l'un des « fondateurs » des Jeux olympiques modernes, du moins en fut-il le premier inspirateur ou le premier théoricien, mettant en forme les idées du temps pour en magnifier l'esprit et l'inspiration.

## LA FORCE ET LE DROIT

Jean AICARD

Le discours prononcé par Jean Aicard le samedi 16 juin 1894, dans la séance solennelle d'ouverture du Congrès international athlétique, n'a jamais été publié *in extenso* et les archives du Comité international olympique n'en détiennent aucune version complète. J'ai donc tenté de le restituer en rapprochant différentes sources.

Les archives municipales de Toulon détiennent le manuscrit autographe<sup>1</sup>, composé de dix-huit feuillets très travaillés où le texte est lourdement constellé de ratures et intercalations entre les lignes ou dans les marges ; de nombreux passages, voire même des paragraphes entiers, sont annulés ; et la lecture de ce document est fort difficile, parfois même incertaine. Il s'agit de la dernière version de travail de l'auteur, offrant un texte apparemment complet, sous réserve des améliorations de forme apportées lors de la mise au net définitive, qui n'a pas été retrouvée... Je l'ai transcrit en m'autorisant les corrections typographiques habituelles : 1° j'ai écrit « rythme » au lieu de « rhytme » ou « rhythme », qui étaient alors les orthographes admises<sup>2</sup> ; 2° j'ai accentué les capitales ; 3° j'ai supprimé le trait d'union dans le superlatif absolu, en écrivant, par exemple, « très bien » au lieu de « très-bien ».



*Athlètes du pentathlon*

*(Détail d'un cratère grec, Londres, British Museum — DR).*

<sup>1</sup> Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 31.

<sup>2</sup> En grec classique, l'initiale de ῥυθμός est affectée de l'esprit rude qui commande la transcription « rh ».

Par ailleurs, de larges extraits du discours ayant été publiés par la presse quotidienne nationale ou quelques périodiques<sup>3</sup>, je les ai collationnés avec le manuscrit original. Les différences observées ne concernent jamais le fond du discours : rien n'est enlevé ou ajouté et les mots simplement remplacés sont extrêmement rares. Par contre, les améliorations touchent la forme, – essentiellement la ponctuation, – que Jean Aicard n'avait pu élaborer de manière définitive en raison de l'excessive surcharge de ses feuillets.

Il en ressort que le manuscrit détenu par les archives municipales de Toulon peut être tenu pour la version ultime du discours quant à son contenu. Le début et la fin, largement cités, ont été bien vérifiés : la remarquable identité des textes retrouvés dans les journaux ou revues consultés donne à penser que Jean Aicard avait fait établir une mise au net de ces passages, distribuée aux journalistes. La partie centrale, concernant l'évocation de textes littéraires, n'a fait l'objet d'aucun contrôle, mais il s'agit de la section la plus « propre » du manuscrit et les textes discutés sont bien connus pour avoir été publiés par leurs auteurs.

Au total, la restitution que je propose ci-après doit reproduire dans sa quasi-totalité le discours précisément prononcé par Jean Aicard.

Dominique AMANN

<sup>3</sup> Essentiellement : *Journal des débats politiques et littéraires*, dimanche 17 juin 1894, édition du matin, page 2, colonnes 4-5 ; *Le Temps*, n° 12074, dimanche 17 juin 1894, page 2, colonnes 4-5 ; *Les Sports athlétiques*, n° 221, 23 juin 1894, pages 514-515. — *Le Bulletin du Comité international des Jeux olympiques*, 1<sup>re</sup> année, n° 1, juillet 1894, dans son compte rendu « Les fêtes du congrès », s'est contenté de déclarer : « [...] M. Jean Aicard, qui célèbre l'athlétisme en des termes inoubliables ; il a pris pour sujet : la Force et le Droit, et ce qu'il en dit est chaleureusement acclamé par les auditeurs, qui font à l'illustre poète une véritable ovation » (page 2, colonne 3).

## La Force et le Droit

Messieurs<sup>4</sup>,

En développant la force du corps, en fortifiant la santé, la gymnastique et l'athlétisme assainissent et équilibrent les idées, qui sont des sensations transformées. L'athlétisme et la gymnastique assurent l'homme contre les troubles et les déviations de la pensée, conséquence des déchéances physiques ; le rythme est un de leurs moyens ; ils produisent la beauté et ils commandent la grâce ; ils servent l'hygiène, l'esthétique, la morale ; ils servent l'idéal, c'est-à-dire le désir du bien et du beau. La gymnastique est le plus idéaliste des arts physiques<sup>5</sup>.

Voilà, Messieurs, des idées qui n'ont pas besoin de défenseur et je m'étonnerais qu'on ait bien voulu me prier de les formuler devant vous, si je ne les avais déjà exprimées en poète par les vers suivants adressés à mes amis de la société de gymnastique

<sup>4</sup> Le manuscrit autographe des archives municipales de Toulon est titré « Discours à la Française société de gymnastique de Lyon » car l'auteur a réutilisé, pour ouvrir son propos, des vers qu'il avait envoyés, en janvier 1894, à cette société. Le titre « La Force et le Droit » a été donné dans plusieurs comptes rendus, par exemple : « L'ouverture aura lieu le 16 juin dans le vaste amphithéâtre de la Sorbonne : M. Jean Aicard doit prendre la parole sur “la Force et le Droit” et le fameux hymne à Apollon sera exécuté... » (*La Presse*, n° 745, mardi 12 juin 1894, page 4, colonnes 5-6) ; « Après M. de Courcel, M. Jean Aicard a prononcé une causerie, coupée de lectures de poésie en rapport avec le sujet qu'il traitait : “La Force et le Droit”... » (*Journal des débats politiques et littéraires*, dimanche 17 juin 1894, édition du matin, page 2, colonnes 4-5) ; « Ensuite M. Jean Aicard, dans une causerie d'un ordre élevé sur la Force et le Droit, a fait l'éloge des exercices athlétiques » (*Le Temps*, n° 12074, dimanche 17 juin 1894, page 2, colonnes 4-5) ; etc.

<sup>5</sup> Ce premier paragraphe est cité d'après le *Journal des débats politiques et littéraires*, dimanche 17 juin 1894, édition du matin, page 2, colonne 5, qui améliore considérablement, dans sa forme, le texte du manuscrit. — Cité à l'identique par *Le Temps*, n° 12074, dimanche 17 juin 1894, page 2, colonne 4. — Également reproduit par *Les Sports athlétiques*, n° 221, 23 juin 1894, page 514, colonne 1.



de Lyon, la Française, qui ont inspiré à M. de Coubertin l'idée de m'appeler à l'honneur de parler devant vous :

Par le rythme égal, entraînant,  
Mon art au vôtre se marie :  
Tous les deux servent la patrie ;  
Servons-la donc en nous aimant.

On mêle, d'un accord sublime,  
L'idéal au matériel :  
Qui sait lever les yeux au ciel  
Sait mieux que la terre est infime.

Le rythme qui règle les pas,  
Le même, ordonne la pensée ;  
Et l'idée est moins abaissée  
Quand les têtes ne le sont pas.

Quand l'homme sain, au souple buste,  
S'est fait un bras adroit et fort,  
Sa fierté ne craint plus la mort ;  
Il est plus facilement juste.

Croissez donc en force, en esprit,  
Chers enfants, frères de ma race.  
Mêlez à la force, à la grâce,  
L'espoir qui jamais ne périt.

Rythmez vos pas, rythmez vos âmes,  
Sur le bruit du sang dans les cœurs :  
Préparez au mal des vainqueurs  
Et de nobles époux — aux femmes.

Car l'idéal, sans vous, n'est rien,  
Muscles forts, puissance athlétique !  
Le droit nouveau, comme l'antique,  
Veut de la force pour soutien !

Faites-vous des bras et des torsos  
Afin d'imposer la bonté !  
Pour que le droit soit respecté,  
Jeunes hommes, ayez des forces.

Paris, 24 janvier 1894<sup>6</sup>.

Messieurs,

Quand les promoteurs du Congrès ont cherché à désigner les jeux et les concours qu'ils veulent instituer, ils n'ont pu que retrouver ce mot : « olympique », où apparaît l'âme de la Grèce. Cette âme antique, et encore vivante, n'a été qu'une raison souveraine. Elle a cherché et trouvé l'accord parfait entre les sollicitations du rêve, de la pensée, et les exigences des corps. Elle a soumis l'idée aux conditions sans lesquelles la vie physique dépérit. Pour composer ses œuvres d'art, les plus éloignées de la représentation de la figure humaine, elle a su retrouver les proportions sans lesquelles la figure humaine cesse d'être harmonieuse et désirable aux yeux de l'amour. Elle a senti le rythme secret de la nature des choses, et elle lui a obéi. Elle n'a pas voulu du culte exclusif des abstractions. Elle a achevé la beauté des corps ; elle les a rendus sains et énergiques ;

<sup>6</sup> Le poème envoyé aux membres de la société sportive *La Française* était formé de douze strophes : dans le discours à la Sorbonne, qui s'adressait à un auditoire international, l'auteur en a éliminé quatre, jugées trop liées à *La Française* ou à la France. — Publié à l'identique par le *Journal des débats politiques et littéraires*, dimanche 17 juin 1894, édition du matin, page 2, colonne 5, pour les huit strophes conservées.

elle les a ennoblis de vigueur, de grâce et de rythme ; elle les a admirés, tout luisants de l'huile parfumée du gymnase, et elle les présente encore à l'admiration du monde moderne, en des statues qui, toutes mutilées, nous font comprendre et aimer encore ce qui fut leur beauté entière.

Et c'est pourquoi un savant moderne entre tous, après avoir fait le tour des philosophies, disait, dans sa *Prière sur l'acropole* : « Déesse de l'ordre, image de la stabilité céleste, — le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi ! »

N'est-ce pas, Messieurs, que ces paroles correspondent admirablement à votre désir, puisque vous voulez renouveler les énergies du monde moderne en revenant aux jeux utiles et nobles des gymnases antiques. Cette prière, c'est la vôtre, c'est votre préface et c'est votre oracle. Eh bien, il faut en relire ensemble les plus beaux versets.

*Ici, prière sur l'Acropole*<sup>7</sup>.

Admirables paroles, où la Sagesse de Minerve s'oppose, triomphale, aux erreurs du génie d'Occident : scepticisme, inquiétude d'esprit, fantaisie même.

Le christianisme, avec excès, a exalté l'âme au détriment des corps. Quand on se sera rendu maître des angoisses que la science a momentanément excitées en déchainant l'esprit contre l'âme, la victoire de la connaissance scientifique sera peut-être le simple retour à la haute raison de Minerve.

On songe ici vous le voyez à rebâtir un temple où le corps humain redeviendra pareil à la noble colonne au faite de laquelle s'épanouit le génie en fleurs.

Les deux âges, les deux idéals du monde, l'antique et le moderne, me paraissent caractérisés d'une manière frappante en

<sup>7</sup> Dans son manuscrit, l'auteur s'est contenté de cette simple mention. Comme nous ignorons quels sont précisément les « versets » qu'il a lus, je donne l'intégralité de la *Prière* en annexe de ce discours.

deux pièces de vers du plus tendre des poètes contemporains, Sully Prudhomme. Je ne crois pas qu'on ait jamais rapproché ces deux admirables morceaux. Écoutez-les.

Voici l'âge antique :

Bienheureuse la destinée  
D'un enfant grec du monde ancien !  
Fruit d'un amoureux hyménée,  
Il est gai d'une joie innée,  
Et deux beaux sangs ont fait le sien.

C'est Pan, bénévole et farouche,  
Qui forme son cœur et sa voix :  
Il lui met la flûte à la bouche,  
L'enfant souffle, le faune touche,  
Et la leçon rit dans les bois.

Aux jeux qui font l'homme robuste  
Ses muscles tendres durciront ;  
Il sera fort, il sera juste :  
Le gymnase élargit son buste,  
Le Portique ennoblit son front.

Orateur de la République,  
Contre les Perses odieux  
Il parlera le verbe attique,  
Il ira, soldat héroïque,  
Mourir pour sa ville et ses Dieux<sup>8</sup> !

<sup>8</sup> *Poésies de Sully Prudhomme (1866-1872)*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1872, 243 pages. Voir le recueil *Croquis italiens*, poème « Devant un groupe antique », pages 88-89, daté à la fin : « Florence, octobre 1866 ». Dans son manuscrit, Jean Aicard n'a inscrit que le premier vers ; j'ai transcrit le poème en entier.

Voilà l'époque moderne :

On voit dans les sombres écoles  
Des petits qui pleurent toujours ;  
Les autres font leurs cabrioles,  
Eux, ils restent au fond des cours.

Leurs blouses sont très bien tirées,  
Leurs pantalons en bon état,  
Leurs chaussures toujours cirées ;  
Ils ont l'air sage et délicat.

Les forts les appellent des filles,  
Et les malins des innocents :  
Ils sont doux, ils donnent leurs billes,  
Ils ne seront pas commerçants.

Les plus poltrons leur font des niches,  
Et les gourmands sont leurs copains ;  
Leurs camarades les croient riches,  
Parce qu'ils se lavent les mains.

Ils frissonnent sous l'œil du maître,  
Son ombre les rend malheureux ;  
Ces enfants n'auraient pas dû naître,  
L'enfance est trop dure pour eux !

Oh ! La leçon qui n'est pas sue,  
Le devoir qui n'est pas fini !  
Une réprimande reçue,  
Le déshonneur d'être puni !

Tout leur est terreur et martyre ;  
Le jour, c'est la cloche, et, le soir,  
Quand le maître enfin se retire,  
C'est le désert du grand dortoir ;

La lueur des lampes y tremble  
Sur les lincaux des lits de fer ;  
Le sifflet des dormeurs ressemble  
Au vent sur les tombes, l'hiver.

Pendant que les autres sommeillent,  
Faits au coucher de la prison,  
Ils pensent au dimanche, ils veillent  
Pour se rappeler la maison.

Ils songent qu'ils dormaient naguères  
Douillettement ensevelis  
Dans les berceaux, et que les mères  
Les prenaient parfois dans leurs lits.

Ô mères, coupables absentes,  
Qu'alors vous leur paraissez loin !  
À ces créatures naissantes  
Il manque un indicible soin ;

On leur a donné les chemises,  
Les couvertures qu'il leur faut :  
D'autres que vous les leur ont mises,  
Elles ne leur tiennent pas chaud.

Mais, tout ingrates que vous êtes,  
Ils ne peuvent vous oublier,

Et cachent leurs petites têtes,  
En sanglotant, sous l'oreiller<sup>9</sup>.

Je ne veux pas dire que tous les écoliers modernes aient encore ces plaintives et délicates tendresses. Ce serait trop beau, car la tendresse a été et elle peut être encore le divin rachat de toutes les faiblesses, de toutes les défaillances de notre Occident. J'entends seulement que notre éducation n'a rien d'olympique. Ni le gymnase ni le portique n'ont chez nous la noblesse sans défaut, la fierté pure de la philosophie et de la force antiques ; la science nous aidera à reconquérir ces beaux équilibres, elle se fera pardonner ainsi les inquiétudes d'esprit qu'elle apporte, l'hypertrophie cérébrale qu'elle cause, et les dégénérescences qu'elle annonce.

70 Comme nous venons de rapprocher l'enfance antique et la moderne, nous pourrions rapprocher la nudité de l'athlète antique et celle d'un passant pris au hasard dans nos rues. Votre sourire, Messieurs, est un jugement. Il y a au salon un tableau ou les attitudes piteuses des conscrits, au conseil de révision, nous apportent une leçon pleine d'éloquence. Elles nous disent que la dignité de l'homme est souvent en raison directe de sa force et de sa beauté physiques.

Rappelez-vous les douces paroles que murmure à son berger la blanche Lydia<sup>10</sup>, d'André Chénier :

Approche, bel enfant, approche, lui dit-elle,  
Toi, si jeune et si beau, près de moi jeune et belle.

---

<sup>9</sup> *Poésies de Sully Prudhomme (1866-1872)*, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1872, 243 pages. Voir le recueil *Les Solitudes*, poème « Première solitude », pages 113-115. Dans son manuscrit, Jean Aicard n'a inscrit que le premier vers ; j'ai transcrit le poème en entier.

<sup>10</sup> Il s'agit plus précisément de *Lydé*, long poème inachevé.

Je ne crois pas, Messieurs, que les belles dames, les belles héroïnes du roman contemporain puissent se permettre de *fleurter* souvent en termes pareils. Le jeune essoufflé, le jeune impeccable étranglé dans son col droit de la mode, supporterait assez mal ces vers et les suivants :

Dis, quel âge, mon fils, s'est écoulé pour toi ?  
Aux combats du gymnase as-tu quelque victoire ?  
Aujourd'hui, m'a-t-on dit, tes compagnons de gloire,  
Trop heureux, te pressaient entre leurs bras glissants,  
Et l'olive a coulé sur tes membres luisants.  
Tu baisses tes yeux noirs ? Bienheureuse la mère  
Qui t'a formé si beau, qui t'a nourri pour plaire.

71 Et ces éloges, Messieurs, il sied de le rappeler, ne sont pas seulement le charme subtil de l'amour et de la poésie ; ils cachent la magique, l'indomptable volonté de la Nature et de la sélection ; ils sont le cri de la Femme en qui la Volonté de l'espèce a déposé le pouvoir mystérieux d'immortaliser l'Être, de le renouveler, de le rajeunir à jamais — de l'accroître et de l'embellir pour des fins inconnues — qu'il nous faut révéler sans les comprendre, précisément parce qu'elles sont plus puissantes que la science même, c'est-à-dire que l'ignorance humaine.

L'effort des partisans des jeux olympiques renouvelés ne vise rien moins que l'avenir du monde occidental.

Mais en attendant de sauver le monde par l'enfant à venir, héréditairement plus beau et plus fort, l'athlétisme et la gymnastique créeront à nouveau les générations vivantes. Ils leur communiqueront les vertus dont ils disposent ; nous avons affirmé tout à l'heure qu'ils servent toutes les vertus sans exception.

La gymnastique bien comprise est certainement un des auxiliaires les plus puissants de la morale sociale.

Ne savons-nous pas, par exemple, que l'envie est un des vices les plus déconcertants, les plus terribles du monde ? Proudhon n'a-t-il pas écrit que c'est là par excellence le vice des démocraties ? Eh bien ! si la santé est le plus grand bien qui soit, le malade, le déformé, le souffreteux ne sera-t-il pas le premier des envieux, le plus envieux de tous les hommes et le plus légitimement ? Le malheureux infirme, — sauf ces nobles exceptions créées au prix d'efforts moraux que nul n'a mesurés, — n'est-il pas réputé malicieux, facilement méchant ? La gymnastique tuera donc le principe de l'envie la plus naturelle, la plus fatale, en développant avec harmonie le torse et les membres de l'homme équilibré.

Un tel homme porte son regard horizontal, bien droit à la hauteur de ses égaux et facilement il l'élève plus haut. Il a une fierté physique qui assure déjà une noblesse morale, qui en est l'image et qui en est le principe !

Voilà l'un des plus beaux résultats des efforts, des travaux auxquels se livrent l'athlète et le gymnaste et, encore, n'est-ce pas une vérité banale de dire que les forts sont généralement les bons ? Les animaux eux-mêmes sont soumis à cette loi. Le grand terre-neuve laisse crier le roquet ; on prétend que le lion est généreux ; l'Arabe, son ennemi, en est sûr et il raconte une légende où l'on voit des lions amoureux respecter des jeunes filles et même mourir pour elles ; or, la légende n'est autre chose que l'affirmation poétique des vérités les mieux constatées.

La rage, la colère ne sont généralement que de l'impuissance exaspérée. Les hommes forts, d'une force instruite, civilisée, pondérée, savent trop que leur poing soulevé écraserait le faible ; ils essayent de convaincre avant de battre. Les coups sont les

premiers arguments des sauvages qui ignorent la mesure de la force<sup>11</sup>.

Je ne puis m'empêcher de remarquer ici, Messieurs, que les hommes de mer dans tous les pays sont considérés comme formant un corps d'élite. Partout, les marins sont regardés comme ceux des hommes modernes qui maintiennent, au milieu de l'ébranlement général des croyances et des idées, les qualités les plus précieuses, celle de l'énergie physique, de l'énergie morale, et par suite, peut-on dire, de la générosité chevaleresque, de la fierté individuelle persistante en regard de la soumission raisonnée aux disciplines nécessaires. Partout la marine peut être citée en exemple.

Il nous est permis de croire que les qualités morales qui la distinguent en tous pays, sont une conséquence du bel équilibre physique où les marins sont maintenus par l'exercice des muscles toujours en jeu, toujours en travail, toujours en lutte pour la défense la plus légitime, la moins cruelle, la défense contre les forces aveugles et funestes de la nature. Sans doute leur isolement fréquent loin des intérêts mesquins, loin des jouissances basses, loin des soucis de lucre, les élève, comme aussi les grands spectacles variés de la mer. Mais quelle part ne peut-on pas faire, dans la production de leurs plus nobles qualités morales, au maintien de leurs forces corporelles, origine de la confiance et de la sécurité.

Sans la force, les plus nobles sentiments, les plus nobles idées s'inquiètent de se voir sans protection, et il ne semble pas

---

<sup>11</sup> Ce paragraphe et les quatre précédents, à partir de « La gymnastique bien comprise », sont cités d'après *Le Temps*, n° 12074, dimanche 17 juin 1894, page 2, colonne 5, qui apporte de nombreuses modifications de forme, essentiellement à la ponctuation qui a été entièrement refaite. — Version identique dans *Les Sports athlétiques*, n° 221, 23 juin 1894, page 514, colonne 2.

sûr que les uns et les autres puissent être produits par la faiblesse, par l'inertie, par la maladie et la mort. C'est ainsi qu'on peut dire de la force qu'elle produit l'idéal. Pour assurer ses conquêtes intellectuelles contre toutes les chances de destruction, la vie a besoin de rassembler et d'instruire toutes les forces matérielles.

Voilà pourquoi sans doute un philosophe contemporain<sup>12</sup>, mort il y a plusieurs années, a pu dans un traité d'esthétique, affirmer que le plus beau de tous les spectacles possibles, est aujourd'hui la rencontre et le salut, en mer, de deux escadres, de deux nations maritimes.

Rien ne donne en effet, à l'heure actuelle, une idée plus haute de la force que deux escadres de cuirassés en présence. On conçoit si bien à les voir seulement, qu'un tel appareil de forces imposantes ne peut être produit que par l'esprit, par la

---

<sup>12</sup> Ce philosophe est nommé « M. Guyon » dans une feuille journalistique de *l'Express-Agence*, détenue par les archives du Comité international olympique. Je pense qu'il s'agit plus précisément de Jean-Marie GUYAU (1854-1888) qui, dans *Les Problèmes de l'esthétique contemporaine* (Paris, librairie Félix Alkan, 1884, in-8°, VIII-260 pages) a écrit, au livre II, chapitre III « L'antagonisme de l'art et de l'industrie moderne » : « Pour trouver la représentation symbolique la plus saisissante de la puissance d'un peuple moderne, il faut regarder sa flotte de guerre voguant en ligne sur l'Océan, — troupe d'êtres gigantesques dont chacun cache au-dedans de lui des milliers de volontés distinctes, soumises à la même règle, se confondant dans le même corps monstrueux, se manifestant par un seul mouvement d'ensemble : chacun de ces vaisseaux ressemble au *Léviathan* de Hobbes ; c'est une société humaine personnifiée, qui passe sur la mer, en marche vers des dominations lointaines. On comprend fort bien l'influence morale qu'exerce l'apparition d'une flotte de guerre chez des peuples à demi primitifs. Parfois deux flottes modernes se rencontrent en pleine mer et se saluent pacifiquement : les immenses vaisseaux, lancés à toute vitesse les uns vers les autres, se ralentissent, se détournent par une courbe arrondie, puis tout d'un coup s'enveloppent de fumée et d'éclairs, échangent gaiement leurs effroyables saluts. Là encore on a une personnification, sous une forme étrange, non plus seulement des forces de la nature, mais des forces sociales unifiées, disciplinées, dirigées par un pouvoir invisible, et prêtes à se partager ou à se disputer le monde. »

science et l'art, par le rythme ou le nombre. La force suprême est inséparable de l'idée d'esprit ; l'esprit la produit, elle le défend et l'anime et, à son tour, elle sert l'esprit. Qui voit une escadre en mouvement éprouve, même sans la définir, la plénitude de cette impression.

Et c'est là peut-être pourquoi, récemment, nous avons tous, sans distinction, salué d'une telle unanimité les marins d'un peuple fort éloigné de nos mœurs, si différent de nous par sa constitution générale. L'instinct populaire est clairvoyant et sûr comme l'est, au cœur de la femme la plus ignorante, l'instinct de l'amour. Ce que Schopenhauer appelle la Volonté de l'espèce, — l'instinct de conservation des races, — reconnaît obscurément que rien n'est plus magnifique que ces grandes masses animées par l'esprit. À l'état de paix, un si formidable déploiement de puissance, soulève dans l'âme confuse des foules un désir de justice, un impérieux besoin d'amour, car sans la justice et l'amour, la vie qui veut se continuer, sait trop bien qu'elle périrait tout entière sous la masse en mouvement.

Ai-je paru m'éloigner trop de mon sujet ? J'espère que non, Messieurs, car j'ai vu et célébré dans le marin, les qualités de l'athlète. Le marin, c'est l'athlète involontaire. C'est la mer qui le forme, qui lui impose l'héroïque gymnastique sur les vergues où il va paumoyer la toile, dans les cordes où il s'accroche secoué par le coup de vent, à la pointe des mâts d'où il annonce la terre en vue, la patrie surgissante. Comme l'athlète, il est souvent à moitié nu, et ses membres polis, la mer onctueuse les lave, les rend plus glissants et nerveux. Il a une bonté si certaine, le marin, qu'elle est proverbiale et populaire, parce qu'il est fort selon l'esprit du véritable athlétisme qui est de créer, d'exalter, d'équilibrer la force humaine non point contre l'homme, mais pour l'homme contre toutes les énergies aveugles.

Puisse venir le temps où la force ne sera que bonté et assurera le règne de la justice positive.

ANNEXE

Ernest RENAN

PRIÈRE QUE JE FIS SUR L'ACROPOLE  
QUAND JE FUS ARRIVÉ À EN COMPRENDRE  
LA PARFAITE BEAUTÉ<sup>14</sup>.

« Ô noblesse ! ô beauté simple et vraie ! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard au seuil de tes mystères ; j'apporte à ton autel beaucoup de remords. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches infinies. L'initiation que tu conférais à l'Athénien naissant par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexions, au prix de longs efforts.

« Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages.

l'identique par *Le Temps*, n° 12074, dimanche 14 juin 1894, page 2, colonne 5, qui reproduit également le paragraphe précédent ; on les retrouve aussi dans *Les Sports athlétiques*, n° 221, 23 juin 1894, page 514 colonne 2 et page 515 colonne 1.

<sup>14</sup> La célèbre « Prière sur l'Acropole » d'Ernest Renan débute le chapitre II de ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (Paris, Calmann-Lévy, 1883, 411 pages) : lors d'un voyage à Athènes en 1865, Renan découvre « le miracle grec, une chose qui n'a existé qu'une fois, qui ne s'était jamais vue, qui ne se reverra plus, mais dont l'effet durera éternellement, je veux dire un type de beauté éternelle, sans nulle tache locale ou nationale [...]. Quand je vis l'Acropole, j'eus la révélation du divin [...]. Le monde entier alors me parut barbare. ». — Ce court texte remporta un si vif succès qu'il fit l'objet, en 1899, d'une édition d'art, limitée à quatre cents exemplaires numérotés : RENAN (Ernest), *Prière sur l'Acropole*, Paris, Édouard Pelletan éditeur, 1899, grand in-4°, 41 pages ; compositions originales d'Henri Bellery-Desfontaines gravées par Eugène Froment sur chaque page. Édition établie « à la gloire des lettres françaises » pour l'Exposition universelle de 1900. — Autre édition d'art publiée à Paris, en 1920, par la librairie F. Ferroud et dont les illustrations de Serge de Solomko constituent l'une des merveilles de l'édition française.

C'est à cela que vous prétendez courageusement travailler, Messieurs. En donnant à l'homme la conscience de sa force, vous prétendez lui donner conscience de la justice, c'est-à-dire de l'idéal. Et qu'est-ce que l'idéal ? Une des plus belles définitions modernes en a été donnée par un Français : l'idéal c'est l'aube lointaine du juste. Et il ajoute : c'est la foi, c'est que partout, dans l'avenir, le fort devra protection au faible.

Cela est beau, Messieurs, parce que cela unit les deux sagesse, celle de la civilisation païenne, celle du christianisme.

Assembler des congrès internationaux de la force, c'est vouloir maintenir les bienfaits de la paix en même temps que les vertus viriles dont on fait injustement l'attribut de la guerre.

Quand les idéologues s'assemblent pour désirer en commun la paix du monde, on peut craindre qu'ils demeurent inécoutés ; mais quand la force physique tiendra les états généraux de l'idée et du droit, on pourra commencer d'espérer beaucoup ; elle y proclamera que l'emploi de tous les courages est plus digne d'admiration si on les dirige contre les éléments, contre la barbarie, contre les pestes et la mort, que s'ils servent à détruire les œuvres du genre humain, patrimoine légué par les siècles. Alors le monde tourmenté pourra respirer peut-être, l'hésitation visible des nations en armes à s'entre-anéantir cessera pour faire place à la seule volonté de créer, le malaise universel prendra fin. Un certain pessimisme perdra son plus sombre argument. La civilisation aura cessé de se menacer elle-même. Toutes les justices, tous les bons droits reconnaîtront dans la force leur garantie vitale. Et quand tout ceci ne serait qu'un rêve, grande restera dans le siècle la minute où il a été rêvé par des peuples unis<sup>13</sup> !

<sup>13</sup> Ce dernier paragraphe est reproduit dans la version quelque peu améliorée publiée par le *Journal des débats politiques et littéraires*, dimanche 17 juin 1894, édition du matin, page 2, colonne 5. — Ce paragraphe est cité à

On y connaît à peine le soleil ; les fleurs sont les mousses marines, les algues et les coquillages colorés qu'on trouve au fond des baies solitaires. Les nuages y paraissent sans couleur, et la joie même y est un peu triste ; mais des fontaines d'eau froide y sortent du rocher, et les yeux des jeunes filles y sont comme ces vertes fontaines où, sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel.

« Mes pères, aussi loin que nous pouvons remonter, étaient voués aux navigations lointaines, dans des mers que tes Argonautes ne connurent pas. J'entendis, quand j'étais jeune, les chansons des voyages polaires ; je fus bercé au souvenir des glaces flottantes, des mers brumeuses semblables à du lait, des îles peuplées d'oiseaux qui chantent à leurs heures et qui, prenant leur volée tous ensemble, obscurcissent le ciel.

« Des prêtres d'un culte étranger, venu des Syriens de Palestine, prirent soin de m'élever. Ces prêtres étaient sages et saints. Ils m'apprirent les longues histoires de Cronos, qui a créé le monde, et de son fils, qui a, dit-on, accompli un voyage sur la terre. Leurs temples sont trois fois hauts comme le tien, ô Eurythmie, et semblables à des forêts ; seulement ils ne sont pas solides ; ils tombent en ruine au bout de cinq ou six cents ans ; ce sont des fantaisies de barbares, qui s'imaginent qu'on peut faire quelque chose de bien en dehors des règles que tu as tracées à tes inspirés, ô Raison. Mais ces temples me plaisaient ; je n'avais pas étudié ton art divin ; j'y trouvais Dieu. On y chantait des cantiques dont je me souviens encore : « Salut, étoile de la mer,... reine de ceux qui gémissent en cette vallée de larmes. », ou bien : « Rose mystique, Tour d'ivoire, Maison d'or, Étoile du matin... » Tiens, déesse, quand je me rappelle ces chants, mon cœur se fond, je deviens presque apostat. Pardonne-moi ce ridicule ; tu ne peux te figurer le charme que les magiciens barbares ont mis dans ces vers, et combien il m'en

coûte de suivre la raison toute nue.

« Et puis si tu savais combien il est devenu difficile de te servir ! Toute noblesse a disparu. Les Scythes ont conquis le monde. Il n'y a plus de république d'hommes libres ; il n'y a plus que des rois issus d'un sang lourd, des majestés dont tu sourirais. De pesants Hyperboréens appellent légers ceux qui te servent... Une *pambéotie* redoutable, une ligue de toutes les sottises, étend sur le monde un couvercle de plomb, sous lequel on étouffe. Même ceux qui t'honorent, qu'ils doivent te faire pitié ! Te souviens-tu de ce Calédonien qui, il y a cinquante ans, brisa ton temple à coups de marteau pour l'emporter à Thulé ? Ainsi font-ils tous... J'ai écrit, selon quelques-unes des règles que tu aimes, ô Théonoé, la vie du jeune dieu que je servis dans mon enfance ; ils me traitent comme un Evhémère ; ils m'écrivent pour me demander quel but je me suis proposé ; ils n'estiment que ce qui sert à faire fructifier leurs tables de trapézistes. Et pourquoi écrit-on la vie des dieux, ô ciel ! si ce n'est pour faire aimer le divin qui fut en eux, et pour montrer que ce divin vit encore et vivra éternellement au cœur de l'humanité ?

« Te rappelles-tu ce jour, sous l'archontat de Dionysodore, où un laid petit Juif, parlant le grec des Syriens, vint ici, parcourut tes parvis sans te comprendre, lut tes inscriptions tout de travers et crut trouver dans ton enceinte un autel dédié à un dieu qui serait *le Dieu inconnu*. Eh bien, ce petit Juif l'a emporté ; pendant mille ans, on t'a traitée d'idole, ô Vérité ; pendant mille ans, le monde a été un désert où ne germait aucune fleur. Durant ce temps, tu te taisais, ô Salpinx, clairon de la pensée. Déesse de l'ordre, image de la stabilité céleste, on était coupable pour t'aimer, et, aujourd'hui qu'à force de consciencieux travail nous avons réussi à nous rapprocher de toi, on nous accuse d'avoir commis un crime contre l'esprit humain en rompant des chaînes dont se passait Platon.



« Toi seule es jeune, ô Cora ; toi seule es pure, ô Vierge ; toi seule es saine, ô Hygie ; toi seule es forte, ô Victoire. Les cités, tu les gardes, ô Promachos ; tu as ce qu'il faut de Mars, ô Aréa ; la paix est ton but, ô Pacifique. Législatrice, source des constitutions justes ; Démocratie, toi dont le dogme fondamental est que tout bien vient du peuple, et que, partout où il n'y a pas de peuple pour nourrir et inspirer le génie, il n'y a rien, apprenons à extraire le diamant des foules impures. Providence de Jupiter, ouvrière divine, mère de toute industrie, protectrice du travail, ô Ergané, toi qui fais la noblesse du travailleur civilisé et le mets si fort au-dessus du Scythe paresseux ; Sagesse, toi que Zeus enfanta après s'être replié sur lui-même, après avoir respiré profondément ; toi qui habites dans ton père, entièrement unie à son essence ; toi qui es sa compagne et sa conscience ; Énergie de Zeus, étincelle qui allumes et entretiens le feu chez les héros et les hommes de génie, fais de nous des spiritualistes accomplis. Le jour où les Athéniens et les Rhodiens luttèrent pour le sacrifice, tu choisis d'habiter chez les Athéniens, comme plus sages. Ton père cependant fit descendre Plutus dans un nuage d'or sur la cité des Rhodiens, parce qu'ils avaient aussi rendu hommage à sa fille. Les Rhodiens furent riches ; mais les Athéniens eurent de l'esprit, c'est-à-dire la vraie joie, l'éternelle gaieté, la divine enfance du cœur.

« Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi, en répudiant ses attaches barbares. Courons, venons en troupe. Quel beau jour que celui où toutes les villes qui ont pris des débris de ton temple, Venise, Paris, Londres, Copenhague, répareront leurs larcins, formeront des théories sacrées pour rapporter les débris qu'elles possèdent, en disant : « Pardonne-nous, déesse ! c'était pour les sauver des mauvais génies de la nuit, » et rebâtiront tes murs au son de la flûte, pour expier le crime de l'infâme Lysandre ! Puis ils iront à Sparte maudire le sol où fut

cette maîtresse d'erreurs sombres, et l'insulter parce qu'elle n'est plus.

« Ferme en toi, je résisterai à mes fatales conseillères ; à mon scepticisme, qui me fait douter du peuple ; à mon inquiétude d'esprit, qui, quand le vrai est trouvé, me le fait chercher encore ; à ma fantaisie, qui, après que la raison a prononcé, m'empêche de me tenir en repos. Ô Archégète, idéal que l'homme de génie incarne en ses chefs-d'œuvre, j'aime mieux être le dernier dans ta maison que le premier ailleurs. Oui, je m'attacherai au stylobate de ton temple ; j'oublierai toute discipline hormis la tienne, je me ferai stylite sur tes colonnes, ma cellule sera sur ton architrave. Chose plus difficile ! pour toi, je me ferai, si je peux, intolérant, partial. Je n'aimerai que toi. Je vais apprendre ta langue, désapprendre le reste. Je serai injuste pour ce qui ne te touche pas ; je me ferai le serviteur du dernier de tes fils. Les habitants actuels de la terre que tu donnas à Érechthée, je les exalterai, je les flatterai. J'essayerai d'aimer jusqu'à leurs défauts ; je me persuaderai, ô Hippias, qu'ils descendent des cavaliers qui célèbrent là-haut, sur le marbre de ta frise, leur fête éternelle. J'arracherai de mon cœur toute fibre qui n'est pas raison et art pur. Je cesserai d'aimer mes maladies, de me complaire en ma fièvre. Soutiens mon ferme propos, ô Salutaire ; aide-moi, toi qui sauves !

« Que de difficultés, en effet, je prévois ! que d'habitudes d'esprit j'aurai à changer ! que de souvenirs charmants je devrai arracher de mon cœur ! J'essayerai ; mais je ne suis pas sûr de moi. Tard je t'ai connue, beauté parfaite. J'aurai des retours, des faiblesses. Une philosophie, perverse sans doute, m'a porté à croire que le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe. Ne rien aimer, ne rien haïr absolument,

devient alors une sagesse. Si une société, si une philosophie, si une religion eût possédé la vérité absolue, cette société, cette philosophie, cette religion, aurait vaincu les autres et vivrait seule à l'heure qu'il est. Tous ceux qui, jusqu'ici, ont cru avoir raison se sont trompés, nous le voyons clairement. Pouvons-nous sans folle outrecuidance croire que l'avenir ne nous jugera pas comme nous jugeons le passé ? Voilà les blasphèmes que me suggère mon esprit profondément gâté. Une littérature qui, comme la tienne, serait saine de tout point n'exciterait plus maintenant que l'ennui.

« Tu souris de ma naïveté. Oui, l'ennui... Nous sommes corrompus : qu'y faire ? J'irai plus loin, déesse orthodoxe, je te dirai la dépravation intime de mon cœur. Raison et bon sens ne suffisent pas. Il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace. Il viendra des siècles où tes disciples passeront pour les disciples de l'ennui. Le monde est plus grand que tu ne crois. Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein ; ta tête, plus large, embrasserait divers genres de beauté.

« Tu es vraie, pure, parfaite ; ton marbre n'a point de tache ; mais le temple d'Hagia-Sophia, qui est à Byzance, produit aussi un effet divin avec ses briques et son plâtras. Il est l'image de la voûte du ciel. Il croulera ; mais, si ta cella devait être assez large pour contenir une foule, elle croulerait aussi.

« Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. Ô abîme, tu es le Dieu unique. Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes ; les rêves de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a

soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. »



*Statue de Pallas Athéna, devant le Parlement autrichien, à Vienne.*



Une affiche des premiers Jeux Olympiques d'Athènes (1896).

## UNE PHILOSOPHIE DU SPORT ET DE LA CIVILISATION

Philippe GRANAROLO

Très rares sont les textes philosophiques consacrés au thème du sport, qui ne semble guère préoccuper les intellectuels<sup>1</sup>. Seules font exception à la règle quelques études sociologiques sur le sujet. Chacun mesure pourtant le rôle que joue aujourd'hui le sport dans nos sociétés, l'engouement qu'il suscite, les passions qu'il déchaîne. N'y a-t-il pas, dans le mépris que manifeste l'immense majorité de nos penseurs pour le sport, comme un indice de la tragique coupure qui sépare le peuple de son intelligentsia ?

Ce préambule n'a d'autre ambition que celle de vous faire mieux apprécier l'audace qu'il fallut, il y a plus d'un siècle, à notre académicien Jean Aicard, pour prononcer sur le thème du sport un discours de haute tenue, un discours qu'un philosophe du début du XXI<sup>e</sup> siècle pourrait parfaitement reprendre à son compte. Dans ce bref exposé, je présenterai, en les confrontant

<sup>1</sup> Je signalerai cependant les travaux du sociologue Alain Ehrenberg, et tout particulièrement son *Culte de la performance* (Paris, Calmann-Lévy, 1991). À mi-chemin de la philosophie et de la sociologie, on notera le petit ouvrage de Paul Yonnet, *Huit leçons sur le sport* (Paris, Gallimard, 2004) et celui d'Isabelle Queval, *S'accomplir ou se dépasser* (Paris, Gallimard, 2004). Plus récemment, je retiendrai l'ouvrage collectif dirigé par Denis Moreau et Pascal Taranto, *Activités physiques et exercices spirituels, essais de philosophie du sport* (Paris, Vrin, 2008).

aux thèses de Friedrich Nietzsche, dont notre académicien m'est apparu étonnamment proche, la philosophie aicardienne du sport, telle qu'on peut la reconstituer en lisant attentivement le texte que Dominique Amann a réussi à ressusciter – sans lui mon travail eut été impossible. Et je tenterai de montrer que cette philosophie du sport est en même temps une philosophie de la civilisation.

### Une troisième renaissance

Dans sa *Prière sur l'Acropole*<sup>2</sup>, que Jean Aicard cite tout au long de son discours du 16 juin 1894, Ernest Renan affirme avec lyrisme à propos de la civilisation hellénique : « Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi ! »

Les historiens distinguent deux renaissances, deux grands retours à l'Antiquité, qui se sont succédé sur le continent européen, mettant un terme à la période médiévale : la première, la renaissance du XIII<sup>e</sup> siècle, marque le retour des textes d'Aristote sur notre sol. Ce véritable « choc des civilisations », qui permet au monde scolastique de découvrir une autre rationalité que celle des théologiens, aura d'innombrables effets, l'un des plus importants étant l'entreprise de saint Thomas d'Aquin consacrant sa vie et son œuvre à démontrer la compatibilité de la théologie chrétienne avec la rationalité aristotélicienne. Le monde médiéval en sortira bouleversé. Cette première renaissance, on a souvent tendance à l'oublier, a été la condition de possibilité de la seconde, appelée un peu abusivement la Renaissance,

---

<sup>2</sup> La célèbre *Prière sur l'Acropole* d'Ernest Renan constitue en fait le chapitre II de ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* publiés en 1883, dans lequel l'auteur évoque la découverte qu'il fit de la Grèce lors d'un voyage en 1865. En vue de l'Exposition universelle de 1900, ce texte fit l'objet d'une luxueuse publication illustrée par des compositions de H. Ballery-Desfontaines, tirée à quatre cents exemplaires par Édouard Pelletan.

autrement dit le grand mouvement italien puis européen du *Quattrocento*, inséparable de l'humanisme qu'elle a abrité, renaissance essentiellement esthétique – dans tous les sens du terme – qui a modifié en profondeur et de façon définitive notre sensibilité.

En lisant Ernest Renan ou Jean Aicard, on a bien l'impression que nos grands Français de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ont partagé le sentiment de vivre l'aube d'une troisième renaissance, d'une renaissance dont la principale caractéristique serait de faire réapparaître le corps sur le devant de la scène européenne, ce corps si longtemps méprisé et refoulé par deux millénaires de christianisme. En ce sens, le vocabulaire utilisé comme les thématiques soulevées par Renan ou par Aicard me semblent s'éclairer si on les rapproche de ce qu'a développé, une vingtaine d'années auparavant, le philosophe allemand Friedrich Nietzsche.

### Le « retour du corps », pilier de la troisième renaissance

Selon Jean Aicard, le corps fait retour aussi bien théoriquement que pratiquement. Commençons par la dimension pratique ou existentielle de ce retour.

« Le christianisme, avec excès, a exalté l'âme au détriment du corps », écrit Jean Aicard. « Avec excès » : la nuance est d'importance. Pas plus que Nietzsche, trop souvent incompris à ce sujet, Aicard ne nous demande de considérer comme une lamentable erreur les deux millénaires de spiritualité qui ont permis à l'Europe de s'arracher à la barbarie qui l'avait submergée à la fin de l'Antiquité. Mais tout autant que Nietzsche, le poète nous demande de considérer plutôt comme une nécessaire thérapeutique que comme un « progrès » ce privilège excessif de l'âme.

« On était en péril, on n'avait pas d'autre choix que de sombrer ou de se faire raisonnable jusqu'à l'absurde », écrit Nietzsche dans les profonds paragraphes qu'il consacre à Socrate dans *Le crépuscule des idoles*<sup>3</sup>. Le philosophe fait remonter à l'époque socratique un déclin que les historiens situent généralement au temps de la décadence romaine. Nous ne pouvons nous lancer ici dans un examen comparatif des thèses en présence. Retenons seulement que, datation mise à part, Nietzsche, Renan et Aicard sont tous les trois en parfaite harmonie pour repérer dans le mépris du corps un symptôme majeur du déclin qui nous a insensiblement éloignés du bel équilibre hellénique. Bel équilibre, en effet, car qui oserait affirmer que le culte du corps était chez les Grecs un signe de barbarie ?

Mais on franchira une étape supplémentaire en abordant un champ plus théorique. Non seulement Jean Aicard regrette l'excès par lequel on a exalté l'âme, mais il perçoit à la manière de Nietzsche dans l'hypertrophie du développement théorique de notre civilisation un indice inquiétant qui, lui aussi, marque une rupture fâcheuse avec l'équilibre que les Grecs étaient parvenus à édifier entre le corps et l'âme. Dès sa première œuvre publiée, *La Naissance de la tragédie* (1872), Nietzsche dénonce en Socrate l'apparition du premier « homme théorique » de notre civilisation, homme fatigué, homme en un sens malade, qui a perdu sa foi en l'avenir, qui s'est coupé de la puissance dynamique de la vie. Jean Aicard me semble lui faire écho quand il écrit : « La science nous aidera à rebâtir les beaux équilibres, elle se fera pardonner les inquiétudes de l'esprit qu'elle apporte, l'hypertrophie cérébrale qu'elle cause, et les dégénérescences qu'elle annonce ». Chez Nietzsche comme

---

<sup>3</sup> Nietzsche, *Œuvres philosophiques complètes*, tome VIII, volume 1, Paris Gallimard, 1974, p. 73.

chez Aicard, les dénonciations d'une hypertrophie théorique sont inséparables d'un constat de dégénérescence qui peut étonner nos contemporains, mais dont il convient de rappeler à quel point il était presque unanimement partagé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. La peur de la dégénérescence de l'espèce a sans doute engendré des conséquences infiniment regrettables – darwinisme social, dont s'inspirèrent très largement les nazis, folles théories eugénistes, etc. Faut-il pour autant, informés que nous sommes des dérives possibles de cette hypothèse, la considérer une fois pour toutes comme aberrante ? Sans doute pas. En invoquant directement la « volonté de l'espèce » chère à Schopenhauer – qui fut, rappelons-le, le premier maître à penser de Nietzsche, – Jean Aicard ne tient nullement un discours qu'un jugement « politiquement correct » aurait raison de dénoncer comme pré-nazi. Pas plus qu'en proclamant : « Croissez donc en force, en esprit, chers enfants, frères de ma race », il n'est coupable de je ne sais quel racisme sous-jacent qui devrait conduire les âmes bien pensantes à un rejet de son discours. Non : c'est le simple bon sens qui amène à percevoir dans la croissance exacerbée de l'intellect et dans les raffinements de la civilisation un danger réel pour l'avenir de notre espèce. Car, ainsi que Nietzsche ne cesse de nous le rappeler, c'est parce qu'il y a sur terre des animaux vivants qui se nomment les hommes que la science se développe, c'est parce que la vie est présente que la science existe, et non pas l'inverse !

Un dernier retour théorique du corps doit enfin nous préoccuper. L'idéalisme outrancier de notre civilisation a eu pour effet de faire surgir des édifices intellectuels hyper-abstraites, des constructions métaphysiques oubliées du corps, oubliées en particulier du rapport entre la pensée et le cerveau. Faire retour au corps, c'est donc aussi, à la manière de Jean Aicard, rappeler énergiquement que « les idées sont des

sensations transformées », que c'est dans les profondeurs de notre corps que s'élaborent les conditions, et peut-être plus que les conditions, les contenus mêmes, de ce qui se présentera finalement à la conscience comme une « pensée ». Bien avant Sigmund Freud, c'est Nietzsche le premier qui insista sur ce primat du corps, merveilleuse usine que nous ne dirigeons pas, mais qui nous conduit, merveilleuse machine dont la conscience ne recueille que les ultimes fruits. « La conscience du moi est ce qui vient s'ajouter en dernier lieu lorsqu'un organisme achevé fonctionne, quelque chose de presque superflu<sup>4</sup> », écrit Nietzsche dans ses cahiers non publiés ; il écrit encore que « notre pensée n'est en fait rien d'autre qu'une trame très subtilement tissée de vue, d'ouïe, et de tact<sup>5</sup> », ajoutant dans *Le Gai Savoir* que « les pensées sont les ombres de nos sentiments – toujours obscures, plus vides, plus simples que ceux-ci<sup>6</sup>. » Jean Aicard, avec sa conception de la pensée humaine comme « sensations transformées », pourrait apparaître comme le fidèle disciple d'un philosophe qu'il n'a sans doute jamais lu.

### Le sport, meilleur remède contre le ressentiment

On ne s'étonnera donc pas que, dans le prolongement logique de cette réhabilitation du corps, Jean Aicard voie dans un corps faible et mal entretenu la matrice de laquelle émergent inévitablement la frustration, l'envie, bref tous ces dramatiques

<sup>4</sup> Nietzsche, Fragment posthume 11 [316], *Œuvres philosophiques complètes*, tome V, Paris Gallimard, 1982, p. 428.

<sup>5</sup> Nietzsche, Fragment posthume 6 [433], *Œuvres philosophiques complètes*, tome IV, Paris Gallimard, 1970, p. 586.

<sup>6</sup> Nietzsche, *Le Gai Savoir*, livre III, § 179, *Œuvres philosophiques complètes*, tome V, Paris Gallimard, 1982, p. 169.

travers que Nietzsche a rassemblés sous l'étiquette du « ressentiment<sup>7</sup> ». Supposer, ainsi que le fait Aicard, que « la rage, la colère ne sont généralement que de l'impuissance exaspérée », c'est rejoindre Nietzsche dans sa certitude que la faiblesse est tout sauf une vertu. Là encore les contresens nous guettent, et Jean Aicard pourrait en être victime comme Nietzsche l'a si souvent été. Vanter la force, n'est-ce pas scandaleusement vanter la violence naturelle, faire fi de tout ce que la civilisation a réussi à ériger en nous hissant très au-dessus des rapports de force qui règlent seuls la vie des animaux ?

En réalité, il n'est rien de plus civilisé que de faire l'apologie de la force. À condition de donner un sens rigoureux et humain à ce concept. Qu'est-ce que la « force » en effet pour un humain ? C'est tout simplement la confiance en soi, la créativité, bref quelque chose de « mental » comme le diraient nos *psys*. Les hommes ont su depuis longtemps régler leurs différents autrement qu'en usant de la seule force physique. Peut-être même l'ont-ils su depuis toujours, si l'on accorde à Thomas Hobbes<sup>8</sup> que les hommes, intelligents et outillés, sont égaux en force, chacun ayant la capacité de détruire n'importe lequel de ses semblables. Rusé, doté du langage, animé d'un esprit d'invention, l'être humain a su faire un autre usage que les animaux de la puissance instinctive qui l'habite. Mais il a trop souvent oublié, ainsi que nous le rappelons dans notre partie

<sup>7</sup> Terme essentiel dans la philosophie nietzschéenne, la notion de « ressentiment » (mot qu'il emploie le plus souvent en français, mais parfois aussi en allemand sous les noms de *Rachgefühl* ou de *Rachempfindung*) constitue l'un des apports majeurs de Nietzsche à la compréhension de l'être humain et de la civilisation.

<sup>8</sup> Thomas Hobbes (1588-1679), philosophe anglais qui développa le premier l'idée que la société est le résultat d'une sortie de l'« état de nature ». C'est en particulier dans le *Léviathan* (1651) que Thomas Hobbes argumentera superbement sur l'égalité des hommes en « dangerosité ».

précédente, que c'est dans son corps, et seulement dans son corps, qu'il peut trouver l'énergie lui permettant de mettre en œuvre ses projets.

Dans les rapports qu'ils entretiennent avec leurs semblables, les humains se divisent grossièrement – ce n'est là bien entendu qu'un schéma très général qui demande à être affiné – en « forts » et en « faibles ». Les « faibles » sont les hommes du ressentiment, ceux qui, mécontents de leur corps, projettent leur haine sur tout ce qui les entoure, les « réactifs » – j'emprunte ici son vocabulaire à Nietzsche – qui utilisent le peu de force dont ils disposent pour donner mauvaise conscience aux hommes pleins de vie et de santé. Les « forts », eux, sont les actifs, ceux qui ne dépensent pas leur énergie à gâcher la vie de leurs semblables, mais qui trouvent en eux les ressources d'une vraie création. Ces forts, Nietzsche les décrit à d'innombrables reprises, et il faut être très mauvais lecteur, ou d'une particulière mauvaise foi, pour interpréter comme une apologie de la violence physique les textes nietzschéens. Les forts sont « les nouveaux, les uniques, les incomparables, ceux qui sont leurs propres législateurs, ceux qui sont leurs propres créateurs<sup>9</sup> ». Les forts sont donc les hommes autonomes, ceux qui trouvent en eux-mêmes les règles de leur action. C'est la raison pour laquelle Nietzsche fera le plus souvent de l'artiste le symbole de la force, c'est la raison pour laquelle le paradigme de l'art est omniprésent dans ses écrits. Avec le sens de l'ellipse qui caractérise les poètes, Jean Aicard résume en quelques mots ce qui exige du philosophe une longue argumentation : « Les forts sont généralement les bons », écrit-il. Et il se révèle plus proche encore de Nietzsche quand il affirme : « La force produit l'idéal ».

<sup>9</sup> Nietzsche, *Le Gai Savoir*, livre IV, § 335, *Œuvres philosophiques complètes*, tome V, Paris Gallimard, 1982, p. 226.

Ne nous sommes-nous pas éloignés exagérément de notre propos initial, le sport, penserez-vous ? Absolument pas. Qu'est-ce qui, mieux que le sport, peut nous doter d'un corps en lequel nous avons confiance, d'un corps bien portant, dynamique, en lequel notre esprit puisera toutes les forces qui lui sont nécessaires ? Une société ainsi composée d'hommes « forts » au sens où nous l'avons défini, sera l'opposé même d'une société de frustration, en laquelle des hommes aigris regardent avec envie les capacités physiques dont ils se croient naturellement dépourvus. Ce sera une société saine, dans laquelle je ne me sentirai pas amoindri du fait qu'un autre homme accomplira une performance supérieure à celle dont je suis capable. L'apologie de la force véhicule donc très naturellement des implications politiques. Proche de Pierre de Coubertin, Jean Aicard affirme que le sport est l'« un des auxiliaires les plus puissants de la morale sociale ». Sans doute le sport tel qu'il se pratique dans nos sociétés depuis l'Angleterre du XIX<sup>e</sup> siècle – qui a presque tout inventé en ce domaine, – et en France depuis Pierre de Coubertin, n'est-il pas le seul moyen de se construire un corps sain. La marche, pratiquée et vantée par Friedrich Nietzsche<sup>10</sup>, peut jouer le même rôle. Mais manque à la marche, ou à la gymnastique pratiquée individuellement, la dimension collective qu'apporte le sport. L'individualisme exacerbé de Nietzsche ne saurait voir en l'absence de cette dimension collective une lacune. Mais Jean Aicard et Pierre de Coubertin n'ont-ils pas raison de considérer que seule la pratique sportive moderne peut ajouter au développement individuel les qualités « morales », autrement dit relationnelles, qu'une pratique solitaire ne saurait éveiller ?

<sup>10</sup> Cf. mon article « Penser en marchant », revue *Grande Provence*, numéro de février 2011, p. 17.

## Le marin, athlète involontaire

Un natif de Toulon ne saurait bien entendu ignorer la célébration des hommes de mer que contient le texte de Jean Aicard. Est-ce son enracinement varois qui conduit Jean Aicard à se lancer dans ce véritable dithyrambe, au risque de perdre le fil logique de son discours ? Non, bien sûr. Tout ce qui est affirmé par lui des marins l'est dans la continuité de son apologie du sport. Le marin, écrit Aicard, c'est l' « athlète involontaire ».

Que signifie cette formule *a priori* surprenante ? Tout simplement que la vie à bord d'un navire contraint celui qui s'y trouve à exercer continûment son corps. Les hommes de mer ne pratiquent pas par choix une activité physique dont ils pourraient se dispenser : c'est la survie même à bord d'un bateau qui exige de tous ceux qui s'y trouvent une condition physique irréprochable, entretenue par des exercices quotidiens. Et la santé du corps étant, nous l'avons vu, le seul socle sur lequel peut s'édifier un esprit sain, les marins, « athlètes involontaires », sont aussi des modèles de probité et de moralité. « Les qualités morales [...] sont une conséquence du bel équilibre physique où les marins sont maintenus par l'exercice des muscles toujours en jeu », peut écrire Jean Aicard. Quant à la dimension relationnelle, il n'est guère utile d'y insister : rien de plus propice à une authentique fraternité que les limites étroites d'un navire, limites qui contraignent chacun à vivre avec tous les autres dans une « convivialité » sans laquelle c'est la survie même du groupe qui deviendrait problématique. Ainsi un navire est-il comme un stade dans lequel des athlètes exercent ensemble leurs corps et ne peuvent que regarder avec sympathie, et non avec envie, la force de ceux qui partagent avec eux la même aventure, force dont le groupe tout entier bénéficie. Discipline sportive, discipline maritime : deux modes de vie qui sont sans doute sans équivalents pour bâtir des

corps sains et des âmes bien structurées. Débordant d'énergie physique et d'énergie morale, l' « élite des hommes de mer » est analogue à l'élite de ce que nous appelons aujourd'hui les « sportifs de haut niveau ».

## La lucidité d'un rêveur

Les poètes se laissent bien souvent emporter par leur lyrisme, s'égarant dans un idéalisme démesuré qui les coupe de la réalité. Il n'en va pas ainsi pour Jean Aicard. « Et quand tout ceci ne serait qu'un rêve, grande restera dans le siècle la minute où il a été rêvé par des peuples unis », affirme-t-il au terme de ses réflexions. Belle formule qui amène de notre part deux commentaires.

Le premier prend appui sur les trois derniers mots de la phrase, « des peuples unis », mots qui ont très certainement séduit Pierre de Coubertin. Quand les hommes se retrouvent par-delà leurs nationalités, leurs religions, leurs cultures, quand ils se rejoignent dans la visée d'un même idéal, la question de savoir si cet idéal n'est qu'un rêve ou s'il a quelque chance d'aboutir à quelque chose de concret, est une question bien accessoire. Rêve ou projet concret, ce qui importe est moins la possibilité d'une effectuation du projet que le dépassement des clivages qui en est la source, que l'union qu'il rend en retour possible, que la rencontre planétaire qu'il produit. Il y a là un effet réel, considérable même, qui rend secondaire la question de savoir ce qui résultera effectivement de ce rêve partagé.

Mon second commentaire me ramènera une dernière fois du côté de Nietzsche, qui est aussi un philosophe du rêve, auquel il a consacré de remarquables analyses<sup>11</sup>. Quand le rêve est

---

<sup>11</sup> Cf. mon article « Le rêve dans la pensée de Nietzsche », dans la *Revue de l'enseignement philosophique*, 1978, 28<sup>e</sup> année, n° 5, p. 11-32. Texte



« grand », quand il se répète, il finit par s'inscrire dans nos corps et dans nos âmes tout autant que n'importe quel événement « réellement » vécu. Telle est la thèse que Nietzsche défend à d'innombrables reprises, et jusqu'en ses derniers écrits, par exemple dans *Par-delà Bien et Mal* en 1887 : « Ce que nous vivons en rêve, à condition que le rêve se répète souvent, finit par appartenir à l'économie générale de notre âme aussi bien que n'importe quel événement "réellement" vécu ; nous en sommes enrichis ou appauvris, nous y gagnons ou nous y perdons un besoin, et nous sommes finalement quelque peu tenus en lisière par les habitudes de nos songes, fût-ce en plein jour, dans nos moments les plus lucides<sup>12</sup>. »

Nietzsche et Aicard ont raison : quand un rêve est grand, et quand de plus il est partagé, il prend toute sa place dans la configuration culturelle à laquelle il appartient, il modifie nos regards, il transforme notre sensibilité.

96

## Conclusion

Depuis 1900, tous les quatre ans, les sportifs de la planète se rejoignent pour confronter leurs talents. Depuis 1900, tous les quatre ans, la planète Terre se met à rêver, grâce à ceux qui ont eu le génie de ressusciter l'admirable invention hellénique. À Olympie se rencontraient des hommes habitués à guerroyer les uns contre les autres et qui, le temps d'affrontements sportifs, sublimaient leurs conflits en de fraternelles rencontres. Et ce qui était confiné il y a plus de deux millénaires dans un petit coin

---

reproduit dans mes *Études nietzschéennes*, Tome 1, *Nietzsche penseur du futur*, Éd. JePublie, 2011 (une version numérique étant disponible chez Numilog.com.).

<sup>12</sup> Nietzsche, *Par-delà Bien et Mal*, livre V, § 193, *Œuvres philosophiques complètes*, tome VII, Paris Gallimard, 1971, p. 106.

du bassin méditerranéen, s'est élargi à toute la planète. C'est cela aussi, on a trop souvent tendance à l'oublier, la mondialisation. Notre monde étant devenu un « village global<sup>13</sup> », la télévision fait de chaque habitant de notre planète le spectateur passionné de ces joutes modernes. Oui, toute la Terre se met à rêver, Jean Aicard ne s'y est pas trompé, et si le xx<sup>e</sup> siècle fut celui des guerres mondiales et de la *Shoah*, il restera dans l'histoire comme celui qui a laissé entrevoir à tous les hommes, par la magie du sport, un futur de paix. Non pas la « paix des cimetières », contre laquelle Jean-Jacques Rousseau nous mettait en garde, mais une paix active et dynamique, une paix habitée par l'effort et par le dépassement de soi. Cet avenir qui se laisse ainsi entrevoir, c'est le futur de l'enfant nietzschéen du Zarathoustra, comme c'est le futur du poète Aicard qui rêvait de « sauver le monde par l'enfant à venir ». Quel plus beau rêve le philosophe et le poète pourraient-ils nous faire partager ?

97

---

<sup>13</sup> Un peu oublié aujourd'hui, le sociologue canadien Marshall Mac Luhan fut un grand précurseur qui perçut le premier la révolution médiatique qui se préparait et qui, dans son best-seller *The Medium is the Message* (paru en 1967), compara le monde à un « village global », thème sur lequel ses successeurs développèrent d'innombrables variations, sans toujours faire référence à celui à qui revenait la paternité de cette notion.

**Jacques PAPIN**  
**Directeur de la revue *Aicardiana***

Jacques PAPIN, professeur de lettres, spécialiste de la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle, est l'auteur d'une trentaine d'articles d'histoire littéraire sur Honoré de Balzac, Gustave Flaubert, Alfred de Vigny, le roman-feuilleton, la presse, les éditeurs, le théâtre, et des romanciers populaires comme Eugène Sue, Pons du Terrail, Georges Ohnet, etc. Il collabore ponctuellement aux correspondances d'écrivains.

Depuis une quinzaine d'années, il s'est attaché à inventorier les collections publiques et privées susceptibles de receler lettres et manuscrits. Plus particulièrement, ses investigations systématiques dans la presse (locale, régionale, nationale), les correspondances, l'important Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, et les fonds d'archives régionaux ou nationaux, ont renouvelé la connaissance de la vie et de l'œuvre de Jean Aicard.

Très actif chercheur aicardien, il a publié, avec Dominique Amann, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*.

**Dominique AMANN**  
**Secrétaire de la rédaction d'*Aicardiana***

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les

sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX<sup>e</sup> siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet **jean-aicard.com** qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, avec Jacques Papin, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*.

Il est membre résidant de l'Académie du Var (30<sup>e</sup> fauteuil).

**Philippe GRANAROLO**

Philippe GRANAROLO est né à Toulon en 1947. Agrégé de philosophie, docteur d'État ès lettres – thèse sur *Le Futur dans l'œuvre de Nietzsche*, philosophe dont il est un spécialiste reconnu, – il a exercé de 1984 à 2008 en classe de khâgne au lycée Dumont d'Urville de Toulon.

En retraite depuis 2008, Philippe Granarolo est conseiller municipal de La Garde (Var) délégué aux manifestations culturelles, et conseiller communautaire de la communauté d'agglomérations Toulon-Provence-Méditerranée.

Il anime des cafés-philos et intervient dans les universités du temps libre de l'agglomération toulonnaise. Il participe également aux travaux de l'Académie du Var, au sein de laquelle il occupe le 38<sup>e</sup> fauteuil.

Philippe Granarolo est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages et d'un nombre considérable d'articles.